

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 377.—SAMEDI, 25 JUILLET 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



COQUETTERIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 JUILLET 1891

SOMMAIRE

GRAVURES.—Beaux-Arts : Coque terie.—Vue et plan de l'ancienne église Notre-Dame de Montréal (1638-1830).—Une exécution de pirates en Chine : Avant et après le supplice.—Salon de 1894 : Le général Raoult (dernier épisode de la bataille de Wierth).—Gravure du feuilleton.

TEXTE.—A nos lecteurs.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos jeunes littérateurs, par Jean Pleure.—Notes et impressions.—Etudes historiques : Les anciennes églises de Montréal, par G.-A. Dumont.—Folle : Nouvelle inédite, par J. de Lorde.—Echos de la Bohême Canadienne, par Dr R. Chevrier.—Le gai critiqueur, par E.-Z. Massicotte.—Nos gravures.—Insomnie.—Poésie : Le crucifié.—Nos primes : Liste des réclamants.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.—Conseils aux ménagères.—Choses et autres.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS A NOS LECTEURS

Toujours désireux d'être agréable à ses nombreux lecteurs LE MONDE ILLUSTRÉ s'empresse de saisir chacune des occasions qu'il peut en avoir. Il a pensé atteindre ce but en s'assurant la primeur d'un nouveau roman canadien, absolument inédit, pour l'offrir à son public. Dans le numéro du 1er août prochain il commencera donc la publication de UN AMOUR SOUS LES FRIMAS, dû à la plume de M. LOUIS TESSON, c'est à dire Louis de Saintes, un des collaborateurs les plus aimés des lecteurs.

C'est un charmant récit, agrémenté d'une délicate intrigue et que chacun suivra avec le plus vif intérêt la réputation de l'auteur en est une sûre garantie.

A la suite du roman de M. Tesson, LE MONDE ILLUSTRÉ publiera un récit de voyage canadien, accompagné d'illustrations splendides : DOUZE CENTS MILLES EN CANOT D'ECORCE, par le révérend M. J. B. PROULX, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal. Le succès qu'a obtenu auprès des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ un premier récit de voyage, fait par cette magique plume que tient le révérend M. Proulx, a encouragé la direction à entreprendre la publication de ce nouvel ouvrage du savant abbé.

LE MONDE ILLUSTRÉ publiera aussi un bon nombre de récits et nouvelles du pays ou de l'étranger, complètement inédits, des articles de variétés, chroniques, etc. Il a droit de compter sur l'encouragement et les sympathies du public qui devra lui être reconnaissant des efforts qu'il fait pour l'intéresser.

LA DIRECTION.

ENTRE NOUS



quelques semaines et visiter un peu les ruines de ce côté.

Il a brûlé, on s'en aperçoit, mais très peu, ma foi, car on ne voit que maisons neuves de tous côtés, et il est évident que toute trace de l'incendie aura disparue dans quelques semaines.

Le village brûlera-t-il encore ? c'est probable, car on ne prend aucune précaution contre l'incendie et, vraiment, ce serait miracle qu'il n'en fut pas ainsi.

Tous les incendiés ne sont pas encore logés et plusieurs familles vivent et couchent encore sous la tente, en attendant un logement et d'avoir gagné de quoi le meubler.

Tout est dans une sorte de désordre bien naturel en un pareil moment, mais on va s'organiser. Que voulez-vous ? tout est à faire ou à refaire.

Le pays est-il beau ou laid ?

Les deux ; joli vue sur le lac et les collines ; village embryonnaire.

* * Si vous quittez un peu le voisinage des habitations pour entrer dans le bois, c'est là que le vrai plaisir commence pour vous, le plaisir de la lutte avec les rochers, les arbres abattus, les maringouins, les brûlots, les mouches noires, la boue en bas, la pluie en haut, car il pleut beaucoup dans cette région accidentée.

Quand à moi, je vous avoue humblement que j'aime peu ce genre de sport et qu'une fois de plus j'ai constaté combien de choses sont mal faites dans le monde.

On dit que tout sert dans la nature, que chaque chose est à sa place et que tout animal a une mission à remplir ici bas

Je vous demande un peu à quoi peuvent bien servir les maringouins et les autres insectes mal-faisants, qui passent leur temps à nous piquer et à boire notre sang qu'ils remplacent par du venin ?

—Sans eux, me dit un homme grave qui se croit sage, les engoulevants mourraient de faim.

—A quoi servent les engoulevants ?

—Je vous le dis, à manger les maringouins.

—Alors ils remplissent bien mal leur devoir.

Un autre me soutient que les maringouins servent à protéger les bois, en empêchant les hommes d'y entrer.

Cette raison là ne me paraît pas plus sérieuse que la première.

C'est un troisième qui m'a paru être le plus dans le vrai.

—Les maringouins, dit-il, servent à faire sacrer les chrétiens.

Il est de fait qu'on en arrive à un tel degré d'impatience que l'on ne peut s'empêcher d'un mouvement de colère qui se traduit d'une manière quelconque, mais à coup sûr, très énergique.

O vous qui avez passé quelques jours et beaucoup de nuits à servir de pâture aux insectes de la forêt ou des chambres d'hôtel de la campagne, vous comprenez toutes mes souffrances et la haine que j'ai vouée à ces mirmidons qui nous font tant souffrir.

* * Ah ! l'hygiène a de grands progrès à faire dans les campagnes en général et dans les nouvelles contrées minières, en particulier.

Tout est neuf ici, m'a-t-on dit ; c'est parfaitement vrai, et je ne vois que la malpropreté qui soit aussi vieille que les colons qui viennent s'installer dans le pays de l'amiante et du million, comme disait Montpetit.

Il est très vrai, en effet, que l'on ne prend au

cun soin de sa santé, en tant que moyens préventifs, mais les maladies sont nombreuses dans ces contrées et je ne sache pas que l'on s'en porte mieux pour cela.

Au dehors et même au dedans tout paraît propre, mais à peine êtes-vous couché, vous constatez que cette propreté n'est qu'illusoire et que la maison n'est qu'un repaire d'animaux féroces qui, sortant des murs, de la tapisserie, de droite, de gauche, d'en haut, d'en bas, pour se repaître de votre chair.

C'est alors que, dans une nuit sans sommeil, longue comme un jour sans pain, vous voyez bien que l'on a oublié de nettoyer dans les coins.

* * Dans les bois, c'est autre chose ; il est évident que les gardes forestiers ne peuvent pas être tenus responsables de l'existence des insectes qui habitent les sapins, l'air et les buissons, mais il n'en est pas malheureusement trop vrai qu'on y souffre beaucoup, et c'est pourquoi chaque partie de plaisir de ce genre, coûte presque autant de sang qu'une révolution.

La civilisation est le plus grand ennemi des maringouins, car plus elle avance, plus ils reculent, mais pas avant d'avoir mangé au moins une génération d'hommes, de femmes et d'enfants.

Ces animaux-là vous avalent de sang froid au plus fort de la canicule et c'est donc en risquant sa vie, ou tout au moins, en affrontant des dangers sans nombre, que l'explorateur va chercher des mines d'amiante, heureux quand le succès récompense son courage.

L'usurier s'habitue à tondre son client et celui-ci à être tondu, l'homme politique à mentir, les électeurs à être trompés, le pauvre diable à souffrir et le riche à avoir des indigestions, mais tous les hommes sont égaux devant le maringouin, roi de la forêt.

Et il se conduit en véritable roi, puisqu'il vit de la vie de ses sujets.

* * Black Lake, comme on dit là-bas, est le Lac Noir, comme on devrait dire, était un désert il y a dix ans ; il y a aujourd'hui dix-huit cents habitants qui vont devenir plus nombreux, car le nombre de mines augmentant, la population sera doublée dans un an, m'a-t-on dit.

Ces pays minières sont étonnants et chaque dizaine de tonnes d'amiante qui sort de terre fait surgir une maison.

On ne se loge pas pour rien, au Lac Noir ; un logement composé de deux pièces est loué quatre piastres par mois, et c'est à prendre ou à laisser, vous avez le choix.

Il y a actuellement neuf mines en pleine exploitation, voici leurs noms :

Scottish Canadian Asbestos Co.	
American	Co.
James Reid	Co.
A. H. Murphy	Co.
A. S. Johnson	Co.
Anglo Canadian	Co.
King Brothers	Co.
Laurier Mining	Co.

Ces compagnies emploient toute la population du village, et chacun travaille, mine, pioche, bûche et produit.

Le mal, dans tout ce grand déploiement de force et de labeur, est que le mineur aime trop à boire.

Boire, absorber des poisons violents, est le vice qui ronge cette population laborieuse, probe et honnête quand elle est sobre, farouche et bataillieuse quand elle a bu

Le curé du Lac Noir, M. A. Ouellette, un charmant homme et un homme solide, me disait que souvent il rencontrait le soir un ivrogne par ci par là qui se refusait à rentrer chez lui et que, la plupart du temps, il devait leur parler rudement pour les ramener à de meilleurs sentiments, mais ce n'est pas toujours chose facile.

L'homme qui a bu à la tête dure et les jambes molles, tout fort qu'il puisse se croire, mais tout le monde sait là-bas que le curé Ouellette, un ancien missionnaire du Labrador, n'a pas froid aux yeux et qu'il a la poigne solide.

Ce sont là des arguments que le mineur comprend, si gris qu'il soit, et, ma foi, il obéit et s'en va en maugréant et en se disant qu'il est fâcheux qu'il y ait des curés durs aux méchants et doux aux faibles.

Le lendemain il vient le remercier et promettre de se mieux conduire. Il tient parfois sa promesse pendant un mois.

Ce brave et bon curé, je le plains et je l'admire, car sa vie est un combat continu, nuit et jour, mais il a la santé et la tête qu'il faut pour ces pays neufs.

* * Pas riche le curé ! Pas riche l'église !

Au fait, l'église n'existe pas ; il n'y a là qu'une sorte de chapelle provisoire, pauvre au dehors, maigrement garnie au dedans, et le curé est à peine logé comme le plus malheureux des mineurs.

La cure ne date que du mois d'octobre dernier.

On espère cependant construire bientôt une église, bien que l'on ne sache pas exactement où, et ce pour la bonne raison que le terrain coûte très cher, puisque tout le monde se figure avoir une fortune sous ses pieds.

Quoiqu'il en soit, je crois à l'avenir du Lac Noir ; déjà, les capitalistes étrangers arrivent de tous côtés pour s'occuper des mines d'amiante et je ne serais pas étonné de voir dans quelques années, à la place de l'humble village, une jolie ville, propre,—ce qui ne serait pas un mal—et saine,—ce qui serait un grand bien.

* * Les Américains sont gens de progrès, chacun sait ça.

Voici que des industriels de Kansas City viennent de former une compagnie dont le but est de fournir aux citoyens de la ville de l'air chaud en hiver et de l'air froid en été.

Je voudrais bien voir cette entreprise réussir et s'acclimater au Canada.

* * De jolis vers de Fréchette intitulés : *Vers luisants*.

J'aime les grands chemins de France,—ces allées
De sable fin, où l'or mêle son clair semis,—
Qui contourment les monts et longent les vallées,
Dans la placidité des boas endormis.

Je les aime surtout, quand les ronces des haies
Leur font comme un ourlet de vert tendre, où reluit
Au soleil du matin le sang des rouges baies,
Et que des fleurs de flamme illuminent la nuit.

En Bretagne, souvent, le coup d'œil est étrange.
Dans certains soirs obscurs, pas un pied de gazon,
Pas un pli des talus que la bruyère frange,
Où l'étoile des prés ne rutile à foison.

Dans le genêt doré, sous l'ajonc d'émeraude,
Partout la fleur brûlante allume son éclair :
C'est un essaim vivant d'étincelles qui rôde
Dans des lueurs d'aurore et de firmament clair.

On dirait les trésors, éparpillés dans l'herbe,
De quelque écrin géant répandu sous nos yeux ;
Ou plutôt les fragments de quelque astre superbe
Qu'un choc terrible aurait égrené dans les cieux.

Ce sont des vers luisants. Un soir, un beau soir sombre
Et tiède de printemps—par le chemin qui dort—
Le caprice nous vint de pourchasser dans l'ombre
Le vermisseau trahi par son écharpe d'or.

Mon amie avait fait un rets de sa voilette....
—Mon amie !... oh ! les bons souvenirs printaniers !—
Et, pendant qu'au hasard je faisais la cueillette
Le blanc filet gardait les petits prisonniers.

J'allais par-ci par-là, perpétrant mes rapines
De broussaille en broussaille où l'insecte avait lui,
Jusque sous l'églantier tout hérissé d'épines,
Dont la griffe souvent vengeait le ver et lui.

Et, tout en fouillant l'herbe et les buissons agrestes,
Je m'imaginai voir le vol vertigineux
Des planètes, au fond des profondeurs célestes,
Jalouse le lambeau de tissu lumineux.

Qu'ajouterai-je ?—Enfin, moisson d'étoiles faite,
Bras dessus, bras dessous, nous rentrons au château ;
Tout le monde applaudit, et la petite fête
D'illumination s'inprovisait aussitôt.

Un beau parterre est là devant nous, riche nappe
Où le printemps a mis ses plus fraîches couleurs ;
Le voile s'ouvre : un flot phosphorescent s'échappe,
Et des gerbes de feu roulent parmi les fleurs.

L'effet fut radieux. Les recoins les plus ternes
S'éclairèrent ; c'était—spectacle inattendu—
Comme une légion de petites lanternes
Sous les feuilles cherchant quelque joyau perdu.

L'effet fut radieux à provoquer l'extase ;
Les pétales bleu ciel, bronzés, diamantés,
Les corolles d'argent, de pourpre et de topaze,
Tout fourmilla soudain de magiques clartés.

C'étaient des lueurs d'or, des chatoiements de bagues,
Un rayonnant fouillis des plus purs incarnats,
Des reflets opalins aux miroitements vagues,
Noyés dans la rougeur sanglante des grenats.

L'air était doux, le soir serein : nous nous assimes
En face, sur un vieux banc de pierre ; et longtemps
Le regard ici-bas, mais l'âme sur les cimes,
Nous voguâmes au vol des rêves inconstants ;

Cependant que la nuit, moins sombre et moins voilée,
Nous donnait, par moments, l'illusion de voir
Du grand dôme d'azur la voûte constellée
Se mirer dans les fleurs comme dans un miroir

Le lendemain, hélas !—ici-bas tout s'efface—
Lorsque, le soir venu, pour savourer encor
Le spectacle charmant, nous vinmes prendre place,
Il ne restait plus rien du féerique décor.

Plus de petits follets errants ! par les pelouses,
Les quinconces épais, les cailloux trébuchants,
Et le réseau feuillu des charmes jalouses,
Les lampyres avaient trouvé la clef des champs.

Il en restait à peine un ou deux dont la flamme
Brillait comme à regret, tandis que nous disions :
—Voilà bien le symbole et l'image de l'âme,
Avec ses songes d'or et ses illusions !

Tout te sourit d'abord, jeunesse inassouvie ;
La lumière et les fleurs couronnent tes festins ;
Mais pour le cœur qui veut recommencer la vie,
S'il reste encor des fleurs, les flambeaux sont éteints !

Je suis heureux de voir Fréchette nommé chevalier de la Légion d'honneur, c'est une belle récompense accordée à son talent et qui lui était due.

Le gouvernement français fait parfois des erreurs en accordant le ruban rouge, à titre étranger surtout, à des personnes qui ne le méritent pas, mais cette fois, il a vu juste, je crois, et notre poète peut porter sa décoration sans crainte de se la voir reprocher.

Lein Leduc

NOS JEUNES LITTÉRATEURS

PORTRAITS RAPIDES

Grâce à l'heureuse idée de *Jean Rit*, ceux qui lisent LE MONDE ILLUSTRÉ connaissent un peu, les jeunes de Montréal, qui traquent les Muses le soir dans les mansardes. J'ai pensé qu'on aimerait peut-être à faire la connaissance des jeunes de Québec qui se livrent au doux exercice de cette chasse. Voilà pourquoi j'esquisse, à rapides coups de plume, les portraits de ces heureux favoris qui seront chargés, plus tard, de tremper dans l'encrier magique de la pensée, les plumes d'or que les Fréchette, les LeMay, les Legendre et autres auront déposées pour eux à l'instant du repos.

* *

RIVARD, ADJUTOR — Bien fait, bonne mine, mais n'est pas joli garçon. (Je connais cependant des femmes qui le trouvent beau... quand il est de bonne humeur... !) (*). Tête d'artiste, intelligente comme tout, ce que n'ont mille têtes aux traits fins et jolis, mais à l'expression si bête, mon

(*) Cette note fut glissée ici par une main de femme.

Dieu ! si bête... Beaucoup d'esprit, beaucoup de talents, beaucoup d'amis. Pas de barbe, ne porte jamais de canne, presque toujours un pardessus dans les poches du quel il se glisse les mains. Fume constamment la cigarette de tabac turc et papier de riz, roulée de ses doigts. Porte aussi de véritables lunettes. Étudie douze heures par jour, apprend des monologues le soir, et parfois la nuit, il taquine les Muses, enfile des perles et burine de fort jolies pensées. Lisez :

Dans ton œil noir dont la prunelle
Déjà regarde avec ardeur,
Je vois briller une étincelle...
Enfant, veille bien sur ton cœur.

Comme la rose qui sommeille
Tremble sous les vents embrasés
Frissonne ta lèvre vermeille...
Enfant, prend garde à tes baisers.

Conserve longtemps dans ton âme
L'innocence des premiers jours
Si tu dois aimer une femme
Enfant, choisis bien tes amours...

Rivard a écrit de vraies belles choses : prose et poésie. Pour l'*Indiscret*, un petit journal intime dont il était une des plus fines plumes, il a écrit une série d'articles sous le titre "d'Indiscrétions." Livrés à la publicité, ces articles, feraient joliment du bruit !

Est doué d'une mémoire magnifique. (J'ai oui dire que ce n'était pas la mémoire du cœur... ô, rumeur, que tu es indiscreète et folle !) Sait plus de vingt mille vers par cœur et les déclame à ravir.

Un jour, il a reçu un éreintement lui venant du plus scabreux de tous les journalistes : M. Tardivel. Depuis, tout le monde s'étonne de son talent immense et beau, et l'admire !

Dans ses heures de spleen, hélas ! ce sont les plus ordinaires, il est inabordable, mais en retour comme il est aimable et gai alors que le papillon noir s'envole ! A beaucoup écrit, mais s'est caché sous un nom de plume : Denis Ruthban.

Signes particuliers : Possède une jolie, jolie voix, mais ne chante jamais. Sait toutes les chansons, mais préfère les lire. Aimé la musique douce, vague, lointaine comme venant de nuages bleus à travers les espaces, et les femmes stoïques et poétiques. Est amoureux et ne l'avouera jamais.

Défaut principal : Est avocat depuis hier.

JEAN PLEURE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Pour les femmes, toutes les années de la vie dépendent d'un jour.—Mme de STAËL.

J'aime la liberté sous toutes ses formes, mais la liberté pour tous.—Le prince NAPOLEON.

En temps de révolution, tout ce qui est ancien est ennemi. MIGNET.

Les traditions sont des puissances.—L'abbé de MOUDOUNE.

Ce qu'il y a de plus commun dans la politique comme dans la vie, c'est la demi-sincérité.—G. VALBERT.

Il n'y a pas d'écoles, ou plutôt il ne doit pas y en avoir : il n'y a que des œuvres, bonnes ou mauvaises.—ALPHONSE DAUDET.

Si la vie a des heures mauvaises, elle a aussi du bon ; il faut que le romancier montre les deux côtés de l'existence, pleine d'antithèses, de contrastes, qui doivent se heurter continuellement dans une œuvre impartiale.—GEORGES OHNET.

Proverbes chinois :

—La jeune fille est une fleur ; la femme est un fruit ; si le fruit se trouve mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur ?

—Plus une femme aime son mari, plus elle le corrige de ses défauts ; plus un mari aime sa femme, plus il augmente ses travers

ETUDES HISTORIQUES

ANCIENNES EGLISES PAROISSIALES DE MONTRÉAL

La première messe. — Le Père Vimont, jésuite. — Une chapelle primitive. — Eglise du Fort. — Le premier baptême. — Le premier mariage. — Célébration de la Saint-Joseph — Mlle Mance prend possession de sa nouvelle maison. — Eglise Saint-Joseph (rue Saint-Paul). — Les premiers marguilliers. — Eglise Notre-Dame (place d'Armes). — MM. Dubuisson, Metghler et Brauneis, organistes.

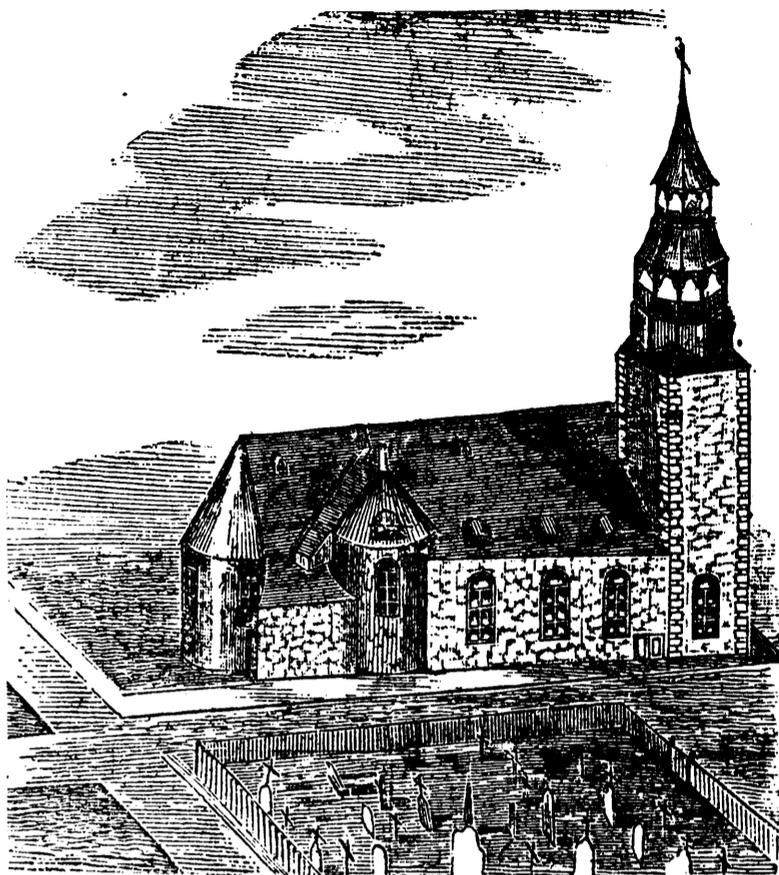
Il est encore difficile de désigner l'endroit précis où fut célébrée la première messe. Certains historiens assurent qu'elle fut dite à l'endroit occupé par les bureaux du Revenu intérieur, appelé d'abord Place-Royale, par Champlain, lors de son voyage de 1603 ; il porta aussi plus tard le nom de Pointe-à-Callières, — langue de terre formée par le Saint-Laurent et la petite rivière Saint-Pierre, qui, à cette époque, venait se jeter dans le fleuve vis-à-vis la place de l'ancienne douane. D'un autre côté, M. l'abbé J.-B. Proulx, dans un travail historique très bien fait, émet l'opinion que la première messe fut célébrée sur l'emplacement où s'élève maintenant la cathédrale Saint-Pierre.

Laissant de côté ce détail, nous dirons que M. de Maisonneuve débarqua à Montréal, à son second voyage, le 18 mai 1642. C'est de ce jour que date la fondation de la grande métropole canadienne.

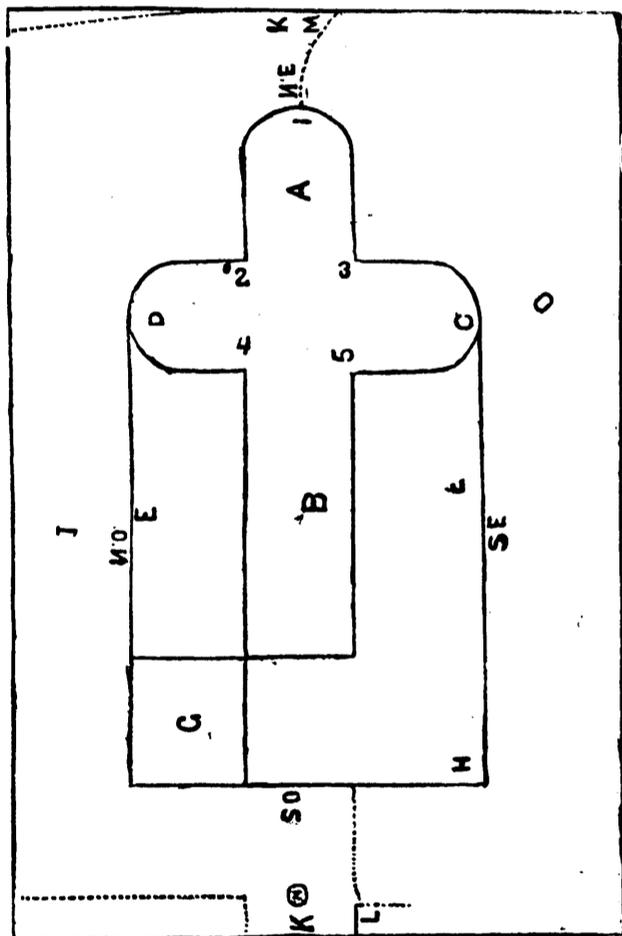
Aussitôt descendu à terre, on se mit en prière et l'on chanta des hymnes d'actions de grâce pour remercier Dieu d'avoir protégé l'expédition. Puis on pria Mlle Mance et Mme de la Peltrie de préparer un petit autel pour permettre d'offrir le sacrifice de la messe. Ces deux excellentes femmes, tout heureuses de remplir l'office qu'on demandait d'elles, s'empressèrent de se rendre au désir qui leur était manifesté. Elles réussirent à orner un petit autel qui charma la vue des colons par le bon goût qui avait présidé à sa décoration.

Le Père Vimont, jésuite, entonna d'abord le *Veni Creator*; puis récita les prières de la messe ; les colons chantant des hymnes. Au moment de la bénédiction, il adressa ces paroles :

“ Ce que vous voyez ici, messieurs, n'est qu'un grain de sénévé, mais il



ÉGLISE NOTRE-DAME (1638-1830)



PLAN DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME

Elle contenait 211 bancs, outre les bancs des Sœurs et 74 chaises.
 A—Chœur. Il était derrière l'autel. L'orgue dans le fond du rond-point.
 B—Nef, contenant 88 bancs.
 C—Chapelle de l'Enfant-Jésus ou de la Sainte-Vierge. — Bancs pour les Sœurs de la Congrégation, leurs écolières et pensionnaires.
 D—Chapelle de Saint-Joseph, contenant 8 bancs.
 E—Bas côté. Chapelle de Sainte-Anne (1734), 19 bancs.
 F—Bas-côté. Chapelle de Saint-Amable (1734), 19 bancs.—Arcade Ste-Anne, 11 bancs ; arcade St-Amable, 13 bancs ; jubé St-Amable, 7 bancs ; grand jubé, 40 bancs ; petit jubé, 3 bancs ; dans le bas de l'église, 57 chaises ; dans le jubé, 17 chaises.
 G—Tour carrée (1723-25), clocher (1777), croix de fer du clocher de 24 pieds de longueur (1778), coq de cuivre doré (1782).—H. Chapelle des Ames du purgatoire.—I. Place-d'Armes.—K. Rue Notre-Dame (1792).—J. Séminaire.—M. Rue Saint-Joseph (Saint-Sulpice).
 N—Puits (qui avait appartenu à Gabriel LeClos dit LeClos ou DuClos, autrefois syndic), d'où partait la rue Notre-Dame (1692) qui se prolongeait jusqu'au moulin à vent, place Dalhousie.

est jeté par des mains si pieuses et si animées de l'esprit de foi et de religion, que sans doute il faut que le ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre, et je ne fais aucun doute que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse un jour des merveilles, ne soit multiplié et ne s'étende de toutes parts.”

Le Saint-Sacrement fut exposé durant tout le reste du jour, qui se passa, pour les pionniers, en prières et divers exercices de piété.

Détail curieux. N'ayant pas d'huile pour faire brûler la lampe de ce sanctuaire primitif, Mlle Mance suspendit devant le tabernacle une petite fiole remplie de mouches phosphorescentes (*Elater noctilucus*). La sœur Morin dit à ce propos que, durant la nuit, “elles donnaient une clarté semblable à celle de plusieurs petites bougies allumées, réunies ensemble.”

Les colons s'établirent autour de la petite maison faite d'écorces, qui contenait le Dieu des peuples. Tels furent les débuts de Montréal.

Cette chapelle, dédiée à Notre-Dame, servit aux exercices religieux pendant la première année. En 1643, on construisit une nouvelle chapelle en charpente, au même lieu.

Le 28 juillet 1642, le Père Joseph Poncet, jésuite, baptise le premier enfant. C'est le fils d'un chef algonquin, âgé de quatre ans. M. de Maisonneuve et Mlle Mance, qui le tiennent sur les fonts baptismaux, lui donnent le nom de Joseph. “Voilà, dit le Père Poncet, le premier fruit que cette île a porté pour le paradis, ce ne sera pas le dernier : *Crescat in mille millia*.”

A la fête de l'Assomption (15 août 1642), on place dans la chapelle, après l'avoir ornée, le tabernacle et les divers objets du culte apportés par M. de Repentigny. Pendant la messe, on dépose sur l'autel un écrit contenant tous les noms des Associés de Montréal. Tous les assistants communient. On chante ensuite le *Te Deum*, au bruit du canon. Dans l'après-midi, il y eut vêpres et procession.

Le 7 mars 1643 eut lieu le premier mariage. Ce furent un Algonquin et sa femme qui firent bénir leur union après avoir reçu le baptême. Le sauvage reçut, de la part de M. de Maisonneuve, le prénom de Joseph.

Quelques jours après, le 19, on célébra la fête de saint Joseph, dans la partie principale du nouveau bâtiment du fort ; la charpente venait d'en être terminée. C'était le lieu de la nouvelle chapelle. M. de Maisonneuve y fit mettre des canons et annonça, pour la première fois, par une décharge de canons, la fête du patron du Canada.

Mme de la Peltrie, le 21 janvier 1644, sert de marraine à une femme sauvage, à laquelle elle donne le nom d'Agnès. Mme d'Ailleboust remplit le même office auprès d'une autre femme sauvage qui reçut le prénom de Claire.

Le 8 octobre 1644, Mlle Mance laisse le fort et va prendre possession de sa nouvelle maison, bâtie sur la rue Saint-Paul, site de l'ancien Hôtel-Dieu, occupée jusqu'en 1862. On avait cru devoir choisir ce nouvel emplacement qui était élevé, vu qu'on s'était aperçu que la Pointe-à-Callière, où s'élevait le fort, était trop facilement couverte par l'eau du fleuve.

La Compagnie envoya, en 1645, à Mlle Mance, en outre du mobilier de la chapelle, un ciboire et un calice d'argent, un calice, une croix, des chandeliers, une lampe, trois ornements d'autel, etc ; et de plus des tapis, des linges destinés au culte. Une croix, dans laquelle avait été mises plusieurs reliques, fut déposée dans la nouvelle chapelle et elle devint l'objet de plusieurs pèlerinages.

Le nouveau bâtiment que venait occuper Mlle Mance mesurait soixante pieds sur vingt quatre, avec un petit oratoire d'environ dix pieds carrés.

De 1651 jusqu'au printemps de 1654, Mlle Mance se vit dans l'obligation de laisser cette dernière maison, pour se retirer au fort, en raison des attaques journalières des Iroquois.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons parlé que de la chapelle du fort et de celle de Mlle Manco. Maintenant nous allons parler de celle de la rue Saint-Paul.

En 1654, la petite église du fort étant devenue insuffisante pour la population, M. de Maisonneuve assembla les habitants, le 29 juin, pour leur demander d'aviser aux moyens de bâtir une nouvelle église.

Jean de Saint-Père fut nommé *receveur des aumônes* destinées au nouveau temple. De plus, une partie des amendes imposées devait être mise à part pour le même objet.

Mais bientôt on reconnut que les sommes recueillies par ces divers moyens ne pourraient pas suffire ; alors les seigneurs de l'île résolurent (1656) de bâtir eux-mêmes l'église. Ils la firent contiguë à l'hôpital, afin qu'elle put servir et aux malades et aux autres paroissiens.

La nouvelle église n'étant que temporaire et étant contiguë à l'hôpital, comme il est dit ci-dessus, on la dédia à saint Joseph, patron de l'hôpital ; on la réservait d'ailleurs pour plus tard à l'usage exclusif des malades.

Dans la fondation et sous la porte d'entrée, on plaça une pierre portant sur une lame de plomb l'inscription suivante :

Cette première pierre a été posée en l'honneur de
 SAINT JOSEPH
 L'an 1656, le 28 août
 JESUS, MARIE, JOSEPH

Cette église s'élevait sur la rue appelée plus tard Saint-Paul, et près du coin de la rue Saint-Joseph, maintenant rue Saint-Sulpice. La rue Saint-Joseph tenait son nom de celui de l'église.

L'église, construite en bois de charpente, mesurait environ 80 pieds de long et 30 de large, sur 20 de haut. La partie réservée exclusivement à l'église avait 50 pieds environ ; sur le faite s'élevait un " clocher de forme régalière et élégante avec deux cloches."

Généralement, en 1654, il y avait à Montréal deux Pères Jésuites qui disaient chaque jour deux messes ; l'une avant le jour en hiver et à quatre heures pour les hommes, l'autre à huit heures pour les femmes.

M. Louis d'Ailleboust, en 1657, dépose dans l'église plusieurs reliques précieuses apportées par lui-même à un récent voyage en France. Il y en avait, entr'autres, de saint Rémi, saint Denis, saint Benoît, sainte Clotilde ; leur nombre s'élevait à au delà de quarante.

Dans les archives de Notre-Dame, on conserve encore un volume de 368 pages, format petit in-folio, d'un papier très fort et jauni par le temps. Il contient les procès-verbaux des assemblées des marguilliers de la paroisse de Montréal, depuis le 21 novembre 1657 jusqu'au 8 juin 1778. Le rapport de chacune des séances porte la signature des personnes présentes. A la première page, on lit ce qui suit :

" Le 21 novembre 1657, jour de la Présentation de Notre-Dame, les habitants de Montréal se sont assemblés pour procéder à l'élection des marguilliers de la paroisse dudit lieu où, à la pluralité de leurs voix, ont été élus les sieurs Louis Prud'homme, Jean Gervais (*) et J.-B. Barbier, en la présence de M. Gabriel Souar, prêtre, curé de la dite paroisse, et de Monsieur de Maisonneuve, gouverneur dudit lieu." Ce furent les premiers marguilliers.

A la date du 5 février 1663, on voit que M. l'abbé Savart, sulpicien, disait la messe dans la chapelle de l'hôpital.

Les paroissiens assistèrent aux offices religieux dans cette église jusqu'en 1678, époque à laquelle ils prirent possession de l'ancienne église de la place d'Armes.

La construction de cette dernière église avait été décidée, à une assemblée des paroissiens, tenue le 12 mars 1669, à l'instigation de Mgr de Laval ; le 12 mai, on choisit une terre ayant appartenu à Jean de Saint-Père. On décida de l'acheter à condition que le terrain pût convenir à l'érection de cet édifice, et que la construction commençât

le 8 juin ; vingt personnes furent nommées pour examiner le terrain, sous la direction du sieur Bénigne Rasset. On apporta même des pierres pour commencer les travaux.

Mais en raison de certaines difficultés qui survinrent, on fut encore deux ans avant de commencer le nouveau temple.



(La fin au prochain numéro)

FOLLE !

(Nouvelle inédite)

SOUVENIR DE 1870

—Aller chasser, lorsque les Prussiens battent tous les jours la campagne, quelle imprudence, mon Dieu ! murmurait Madeleine, la femme de Pierre, le plus enragé chasseur de la contrée.

—Bah ! répliquait Pierre, les Prussiens sont loin, puis au petit bonheur ! voilà six grands jours que je ne suis pas sorti, les jambes me démangent, et d'ailleurs, sois tranquille, nous ne nous éloignerons pas beaucoup du village, et appelant Paul, son fils, un enfant de quinze ans, Pierre prit son fusil et sortit.

Il allait chasser l'alouette. Paul portait le miroir, la corde qui devait faire tourner le miroir et le sifflet pour attirer les oiseaux.

Le soleil commençait à se lever ; ses rayons naissants se reflétaient dans les gouttes de rosée qui scintillaient de tous les côtés de la route. Dans la plaine, chaque brin d'herbe semblait paré de diamants. Dans les airs, déjà les alouettes voltigeaient et décrivaient, en jetant de petits cris joyeux, de grands cercles dans la lumière dorée qui inondait l'espace.

Pierre marchait gaiement, il humait la brise fraîche du matin avec bonheur et disait à Paul :

—N'était-ce pas dommage de laisser perdre une aussi belle matinée ? Si j'en croyais ta mère, je ne pourrais plus sortir de la maison !...

—Peut-être, répondait l'enfant, maman a-t-elle raison. Elle craint que les Prussiens...

—Que les Prussiens ?... Que veux-tu qu'ils nous fassent les Prussiens ? Nous sommes des chasseurs qui allons gagner notre journée, et par ces tristes temps on a toujours besoin d'argent. Puis, les Prussiens ne sont pas près du village ; Jacquot, le facteur, m'a dit hier qu'ils étaient encore au delà de Maisonneuve, et pour qu'ils viennent jusqu'ici, ils ont du chemin.

Les chasseurs étaient arrivés à l'endroit où ils devaient entrer en chasse. Au milieu d'un grand champ de chaume, Paul alla placer le miroir, ensuite le père et le fils, cachés dans un fossé, se mirent à siffler et à donner, à l'aide de la corde, un mouvement de rotation rapide au miroir.

Le miroir tournait brillant et jetant de petits éclairs qui se succédaient sans relâche. Bientôt fascinées, les ailes étendues, les alouettes vinrent planer au-dessus du miroir. Pierre choisissait ses victimes et, autour de l'objet trompeur, de pauvres petits oiseaux tombaient, frappés par le plomb du chasseur.

Mais, au moment où, encore une fois, Pierre allait ajuster une alouette, son fils le tira brusquement par le bras.

—Père, dit-il, d'une voix tremblante, vois là-bas !...

Et, dans le fond du grand champ, marchant sur une même ligne, éloignés les uns des autres, s'avancèrent des soldats prussiens.

Pierre regarda et pâlit. De tous les côtés, des Allemands ! ils se dirigeaient vers lui en l'enserrant dans un cercle.

Le miroir ne tournait plus !

Le père et le fils, silencieux, pleins d'effroi, se tenaient serrés l'un contre l'autre, pendant que, sous les pieds des soldats qui marchaient dans le chaume, s'envolaient, en chantant, les alouettes.

A cinquante pas des chasseurs, les Prussiens s'arrêtèrent :

—Rendez-vous ! crient ils.

Pierre, le visage inondé d'une froide sueur sort et se montre sans défense.

—Que faites vous là, lui disent-ils d'un ton menaçant... Vous êtes des francs-tireurs ?

—Non, proteste Pierre, je suis un simple chasseur d'alouettes. Voyez mon miroir, voyez mon carnier, je n'ai que du petit plomb.

—Tout cela est faux ! réplique l'officier qui commande les Allemands. Vous êtes pris les armes à la main, vous allez être fusillés, et il fit signe à ses hommes d'attacher Pierre et Paul.

A genoux, le père se traîne devant les soldats ; il leur demande d'avoir pitié de son fils, de cet enfant qui est là, glacé par la peur.

Les Prussiens n'écoutent rien ; avec la corde du miroir, ils lient le père et l'enfant et les entraînent au milieu du champ.

—Grâce pour mon fils ! crie le malheureux père.

—Feu ! répond l'officier allemand.

Pierre s'affaisse lourdement sur le sol, pendant que Paul, battant l'air de ses deux mains, tournoie un instant et tombe ensuite sur le corps de son père.

Les Prussiens n'osèrent pas regarder les deux cadavres.

Ils ramassèrent les alouettes laissées autour du miroir et s'éloignèrent dans la direction du village.

La première maison qu'ils trouvèrent sur la route était celle de Pierre. C'est là qu'ils entrèrent. A leur vue, Madeleine frémit.

—Eh ! femme, fais-nous manger, lui crièrent-ils brutalement... et fais nous cuire ces oiseaux, ajoutèrent ils, en jetant sur une table les alouettes toutes tachées du sang de Pierre et de Paul.

A peine Madeleine eut-elle vu ces oiseaux qu'elle poussa un cri qui n'avait rien d'humain et, se précipitant hors de la maison, elle courut vers la plaine.

Le soir, les paysans, en allant chercher les cadavres des deux malheureux chasseurs, la trouvèrent assise à l'entrée du champ où Pierre et Paul avaient été assassinés.

—Chut ! fit elle ; ils sont là, ils dorment !...

La pauvre femme était folle !.....

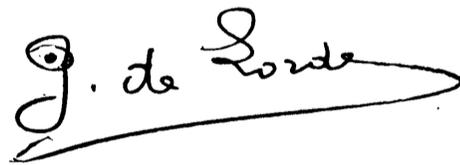
.....

.....

Le lendemain, une compagnie de francs tireurs, dont je faisais partie, rencontra les Prussiens qui avaient fusillé les deux pauvres chasseurs. Nous étions quatre cents et les Allemands à peu près le même nombre.

Le combat s'engagea aussitôt et la fusillade devint des plus vives à un moment donné. Après trois heures de lutte, les Prussiens laissèrent le champ libre. Ils avaient perdu cinquante-sept hommes, tués ou blessés, les francs tireurs quarante-six !

L'honneur était sauf ; Pierre et Paul étaient vengés !



AVIS AUX LECTEURS

Nos lecteurs voudront bien prendre note des quelques remarques suivantes qui sont faites pour leur avantage autant que pour le nôtre.

Si quelques-uns d'entre eux nous font des remises d'argent, qu'ils fassent connaître leur nom sans y manquer afin que nous puissions leur en donner crédit.

Lorsqu'on sollicite un changement d'adresse, il faut indiquer avec la nouvelle adresse celle qu'on avait auparavant, de telle façon que l'administration du journal puisse remplacer l'ancienne par la nouvelle.

En renvoyant le journal il est nécessaire de donner bien exactement son adresse, sans quoi l'envoi régulier est continué par nous, et pour cause.

L'ADMINISTRATION.

(*) M. Rousseau, dans sa *Vie de Maisonneuve*, l'appelle Cervaise.

ECHOS DE LA BOHÈME CANADIENNE

PARIS, 25 juin 1891.

Quelqu'un que j'ignore a dit que la Bohème, décimée, voyait ses rangs s'éclaircir. Chaque mois, en effet, nous enlève plus d'un confrère arrivé au terme du voyage et secouant enfin la chaîne—d'ailleurs légère—d'un exil plus ou moins long. Mais heureusement chaque vide laissé ne tarde pas à être comblé, et pour un départ que nous pleurons nous chantons deux arrivées.

La Bohème mourir, allons donc ! Elle est plus forte et plus brillante que jamais, sa sève et son ardeur ne sont pas encore tarries et sa gaité coule à flots épais, mêlée aux refrains des rues et aux senteurs des jardins ombrés.

Il est vrai que l'heure du repatriement sonnera un jour pour nous qui avons créé la Bohème. Nous partirons, emportant avec nous bien des regrets et bien des souvenirs, mais d'autres nous remplaceront. La Bohème a de longs jours devant elle parce qu'il y a une vérité maintenant ancrée aux cœurs et aux moelles de ceux qui se destinent aux arts ou à la médecine, c'est la nécessité d'un voyage en Europe afin de donner à nos aptitudes et connaissances un vernis qui manque chez nous. Et tant que ce perfectionnement là ne sera pas acquis, tant que la sculpture et la peinture seront tout-à-fait négligées au point de vue de l'enseignement, tant que les études médicales languiront, arrêtées qu'elles sont par des questions d'entente et d'argent, il y aura ici une Bohème active, joyeuse et peuplée comme elle l'est aujourd'hui.

* *

C'était hier le 24 juin, et la Bohème n'a pas manqué de célébrer dignement la fête patronale. Le matin, l'honorable M. H. Fabre nous avait conviés à la célébration de la messe en l'église Sainte-Clotilde. L'assistance était énorme et il fallait voir, après le saint sacrifice, tout ce monde sortir, radieux et content, une feuille d'érable au cœur, croisant les mains et évoquant le souvenir de la patrie que l'on saluait de si loin. Les Canadiennes aussi, nombreuses et charmantes, mêlées à leurs cousines, les Parisiennes, avaient tenu à prouver que le culte du pays vit toujours en elles, et leurs figures tout sourires, et leurs poitrines étoilées du vert emblème nous rendaient fiers.

Dans l'après-midi, l'honorable premier ministre de la province de Québec, M. Mercier, recevait chez lui. Tous les amis du Canada se sont fait un devoir de venir le saluer et ils furent nombreux. Il serait oiseux de vouloir citer des noms, toutefois nous avons remarqué MM. Bonaparte Wyse, Rameau de St-Père, Réveillot, Demanche, le Dr Lebec, etc. Du côté des Canadiens, nous mentionnerons surtout, M. l'abbé Gosselin, l'explorateur Mercier, le sculpteur Hébert, le magistrat Dandurand, etc.

Ce fut une réception marquée au cachet de la vieille hospitalité normande, c'est à dire que l'entraîn n'a guère déserté les appartements du sympathique premier ministre. Il était heureux de retrouver un instant toute une colonie et il nous avait ménagé un plaisir exquis et délicat auquel nous avons répondu d'ailleurs. L'orchestre, tout le temps qu'a duré notre visite, jouait à la sourdine de vieux airs canadiens : "A la claire fontaine," "En roulant ma boule," etc. Au moment du départ, la Bohème n'y put résister et enleva gaiement notre chant national : "Vive la Canadienne," aux applaudissements de tous.

Une table chargée de délicieuses friandises, glaces, petits-fours, bons-bons, avait été dressée et personne n'eût garde d'oublier de vider un verre, même deux, de champagne mousseux, à la santé du pays et des nôtres.

* *

Faire connaître son pays n'est pas un mince mérite et le voyage de M. Mercier n'aurait-il eu que ce résultat que ce serait déjà satisfaisant. Le vrai patriotisme ne consiste pas dans les vaines phrases d'une péroraison enthousiaste et doit être

mêlé d'un peu d'amour pratique. Mgr Labelle, que nous regrettons tous, avait au cœur pour sa patrie un attachement profond où les questions de progrès et d'avancement matériels avaient une large part. M. Mercier suit les traces de celui qui fut son collaborateur et son ami. Il s'est montré digne de la succession qu'il a recueillie, en dévoilant à l'étranger les richesses dont notre sol est plein, en démontrant, chiffres en mains, que l'existence est chez nous facile et douce, en vantant partout nos lois et nos mœurs, et en attirant sur nos rives par une propagande légitime et des promesses réalisables des cohortes de braves colons qui peupleront nos forêts et nos villes.

Sans doute, M. Mercier aura tort à bien des yeux. On railera ses décorations et ses nouveaux coupons de noblesse, on trouvera plats ses discours et risibles les banquets offerts et les réceptions données. On demandera malicieusement pour combien sera la province de Québec dans la solde du voyage du premier ministre. On aura peut-être raison, et nous savons que la politique a le droit de tout ridiculiser. Mais ces détails ne nous intéressent guère et ici, dans l'éloge que nous faisons de M. Mercier, nous avons bien garde d'apprécier l'homme politique.

Ce que nous tenons à dire avant tout, c'est que M. Mercier a recueilli des sympathies sur son passage, qu'il s'est efforcé de continuer l'œuvre de l'éminent curé de Saint-Jérôme et qu'il semble avoir réussi.

* *

Une entreprise qui a échoué est toujours blâmable, et un homme public aura toujours tort de ne pas réaliser ce qu'il projette. La critique se nourrit surtout des déboires des autres et devant une défaite elle se plaît à poser ce dilemme : "Ou le but n'était pas louable ou la voie suivie pour y atteindre n'était pas la bonne." M. Mercier n'a pas contracté l'emprunt de dix millions. La tentative est elle manquée ou simplement remise à plus tard ? Nous ne pouvons guère donner d'éclaircissements et nous n'aimons pas à enregistrer de simples rumeurs. Le premier ministre et ceux qui l'accompagnent sont d'une discrétion absolue. Nous pouvons affirmer toutefois que M. Mercier donnera, à son retour au Canada, d'amples explications sur la mission dont il était chargé et qui a reçu pour le moins un échec partiel ou temporaire.

* *

Arrivée : Depuis ma dernière chronique, sont venus se joindre à nous MM. Lamarche et Côté, artistes-peintres, et MM. les docteurs Frs de Sales Prévost, Tremblay, Chartrand et Lajoie.

Départs : MM. Mercier, Sheyhn, Ness et Bernatchez s'embarqueront le 9 juillet, à Liverpool, à bord du *Parisian*. M. A. Hébert, ingénieur civil, que j'avais autrefois bien connu à Montréal et qui nous arrive du Chili où les troubles actuels lui ont fait abandonner une brillante situation, fera voile vers vers le Canada à bord du *Vancouver* le 2 juillet.

M. H. Berthelot, caricaturiste trop célèbre pour que j'en parle, s'embarquera sur le même steamer. Bon voyage à tous !

D. R. Chever

LE GAI CRITIQUEUR

Archiloque, le critiqueur du *Courrier du Canada*, me fait l'honneur d'un aplatissement en règle, dans le numéro de son journal du 11 juillet.

Il condescend—le saint type—à trouver irrégulière ma poésie *Désespérance*. Quelle amabilité ! quel tact ! quelle connaissance !

De plus, timidement, il prétend que je n'aurais pas dû dire un *supplice douloureux* ni un *atome de race*. Cela lui fait mal au cœur. O, Archiloque, tu es le seul qui ne puisse pas comprendre qu'un être dans une race soit un atome de cette race. Non content, il ose—l'imprudent—me dire que je ne

devrais pas faire d'enjambements parce que cela n'est plus permis. Depuis quand ? Voyons voir.

Théodore de Banville, mon poète favori, celui que j'ai choisi pour maître, dit quelque part :

"Que signifie ce mot *enjambement* ? Qu'un mot ou un membre de phrase placé au commencement d'un vers continue PAR EXCEPTION le sens commencé dans le vers précédent. Cela suppose donc une règle qui ordonnerait de suspendre ou plutôt de terminer la phrase à la fin de chaque vers. A elles deux, la règle qui ordonne que le vers soit toujours suspendu régulièrement à l'hémistiche, et celle-ci qui ordonne de le terminer à la fin du vers, elles avaient décrété tout bonnement la mort de la poésie, un vers endormant, somnifère, pareil à cet opium de Molière qui fait dormir *parce qu'il contient en lui une vertu dormitive*, automatique et morne comme le pas du soldat en marche et bête comme le tic tac d'une horloge de bois. Elles ont existé pourtant, ces règles absurdes, sottises et mortelles, et Boileau a écrit dans le mauvais français dont il avait le secret dès qu'il parlait en vers :

Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

"Quelle est la valeur poétique et historique de la règle qu'ils posent ? Nulle . . .

"Parmi les poètes dont le nom mérite d'être cité, qui sont ceux qui ont obéi à cette règle ?

"Le seul Boileau !"

Enfin, monsieur Archiloque, donnez-vous la peine de lire Corneille, Molière, Lafontaine, Racine, parmi les classiques, Hugo, Musset, Banville, Gautier, Paul Verlaine, le décadent, et ce nouveau venu dont le nom resplendit d'un éclat extraordinaire : Jean Rameau, et vous verrez comment se pratique l'enjambement.

Cette petite leçon de versification pourra servir à Archiloque.

En terminant, je lui propose de méditer ce paradoxe : "L'abus de critique engendre l'inintelligence."

J. Rameau

NOS GRAVURES

COQUETTERIE

Une gentille soubrette s'essaye aux artifices de coquetterie qu'elle a vu employer par sa maîtresse. Coquetterie inutile, assurément, et dont son frais minois n'a aucun besoin.

LE GÉNÉRAL RAOULT

Le 6 août 1870, après la sanglante défaite de Freschwiller, l'armée française est en retraite ; il est près de cinq heures ; l'ennemi venant par le chemin de Wœrth occupe le village où, n'ayant pas été prévenus, viennent s'échouer les débris de la troisième division. Son chef, le général Raoult, mortellement blessé et abandonné au milieu de la route, est secouru et protégé par le commandant Duhoussel, du 48^e de ligne.

C'est cet épisode sanglant qu'a dramatiquement traduit le pinceau de M. Boutigny, le réputé peintre militaire dont le tableau est un des succès au Salon des Champs Elysées, de Paris.

EXÉCUTION DE PIRATES EN CHINE

Le 10 mai dernier avait lieu à Kow-Loon, village de la côte de Chine et sur le rivage même qui fait face à l'île de Hong-Kong, l'exécution de dix pirates chinois. Leur crime, ou plutôt leur tentative criminelle mérite d'être racontée.

Au mois de novembre de l'année dernière, le steamer *Namoa* partait de Hong-Kong pour un voyage ordinaire dans les ports du Nord. Le *Namoa*, outre une forte cargaison d'opium, emportait

un certain nombre de groupes de piastres. Parmi les passagers, se trouvaient une dizaine de bons apôtres à l'air candide et doux qui, comme les autres, avaient payé leurs places.

Tout à coup, dans la nuit, alors que le vapeur naviguait à toute petite distance de la côte, les bons apôtres se sont transformés en forbans. Se précipiter sur l'homme de barre et le terrasser, empoigner l'officier de quart sur sa passerelle, fut pour eux l'affaire d'un instant.

Ils avaient déjà, à la faveur du tumulte et de l'obscurité, mis le bord au pillage, lorsque la défense s'organisa. Les dix pirates ne tardèrent pas à être acculés à l'arrière et, ne trouvant que cette route libre, sautèrent à la mer. Saisis et passés en jugement, ils viennent, par une exécution à laquelle on a voulu donner un grand retentissement, d'expier leur crime.

Après un solennel jugement, affiché dans toutes les provinces de l'empire, les pirates ont été amenés de la prison à Kow Loon, en grande pompe, accompagnés du *Tao-tai* (préfet) de la province et des autorités. Là, après lecture du jugement, on les a fait agenouiller sur une ligne, à six pieds les uns des autres, et en dix coups de sabres leurs têtes roulaient par terre à côté des corps.

Comme tout bon Chinois, ils sont morts sans même pousser un soupir, avec ce mépris particulier de la vie, cette assurance tranquille de l'homme pour qui la mort n'est rien. Notre première photographie, faite au moment même de l'exécution, traduit ce sentiment avec une singulière éloquence.

Quant aux autorités, il est bien possible que la haine de l'étranger, innée chez le Chinois, ait momentanément seulement cédé à la peur et que cette exécution, malgré la pompe dont elle a été entourée, ne porte aucun fruit.

INSOMNIE

Pas moyen de m'endormir, comme c'est désagréable !...

Mais aussi pourquoi ai-je eu la déplorable idée de boire cette tasse de thé ?... il est vrai, qu'on me l'offrait d'une façon si charmante, si gracieuse.

Après m'être assoupi un instant, je viens de m'éveiller brusquement. Impossible de fermer les yeux. Que faire ?

Je ne tiens à songer ni au passé, ni à l'avenir. Le passé, à mon âge, n'offre que des regrets ; l'avenir que des appréhensions et des tristesses.

Ce que je veux, c'est le sommeil et je ne puis le trouver.

J'ai essayé tour à tour les moyens qui me réussissent d'ordinaire. Je me suis couché sur le côté droit, puis sur le gauche, finalement sur le dos.

Rien encore.

Je me dresse sur mon séant, je redresse les oreillers à grands coups de poing et m'étends de mon long, en fermant les yeux.

Enfin, me voici parti pour le pays des rêves...

Deux minutes après mes yeux sont grands ouverts, je vais d'un côté du lit à l'autre pour rouler enfin dans le creux du milieu.

De guerre lasse, je m'assieds sur le lit, je frotte mes yeux et plongeant le regard dans les ténèbres je commence à m'inquiéter de l'heure qu'il peut bien être.

Dans la journée, quand je n'ai aucune raison de chercher à savoir l'heure, l'horloge de la vieille église m'assourdit à tout instant, m'éveillant dans l'instant le plus doux de la sieste. Et maintenant que je désire savoir l'heure au juste, quand c'est pour moi une nécessité impérieuse, l'horloge se tait.

Il me semble que j'attends depuis trois quarts d'heure, une heure peut-être. Enfin le timbre fêlé de l'horloge antique sonne lentement un coup.

— Une heure ! m'écriai-je, presque soulagé. Plus que six heures d'attente. C'est long, mais j'attendrai.

.....

Deux ! continue l'horloge.

— Tiens ! je gagne une heure. L'homme n'apprécie son bonheur qu'en songeant au malheur d'autrui. Nous sommes de mauvaise humeur

parce que notre redingote va mal, sans nous dire que notre sort est heureux si nous le comparions à celui des agents de police et des employés de chemin de fer. Nous devrions remercier la fortune, en réfléchissant qu'elle pouvait nous faire boiteux, manchots ou conducteurs de tramway. Je ne puis dormir, eh bien ! philosophons. Asseyons-nous et rendons grâce à Dieu de ce qu'il ne m'a pas créé avec un jambe de bois. Je ne puis dormir en ce moment, ce qui est très désagréable, mais je suis cependant moins à plaindre que le malheureux qui meurt d'un cancer à l'estomac.

.....

Troisième coup de timbre.

— Trois heures ! Quel bonheur ! Cela ne fait plus que quatre heures à patienter. Ce n'est rien ! Cela passera bien vite.... Il sera sept heures avant que j'y pense. Je me vois déjà dans la salle à manger, assis devant un plein bol de café au lait et un gros tas de tartines beurrées, les petits oiseaux chantent derrière la vitre.

.....

Nouveau coup de marteau sur le timbre.

— Merci, chère horloge. Je me trompais en disant que j'avais quatre heures à attendre. C'était trois seulement ! Tels sont pourtant les fantômes de notre imagination dans les ténèbres de la nuit.

Quand je pense que je me plaignais de ne pouvoir dormir. Mais il y a des gens qui donneraient beaucoup d'argent pour pouvoir ne pas dormir.

Suis-je donc si fort à plaindre ? Je suis couché dans un bon lit et il y a tant de pauvres diables qui n'ont que la terre nue pour se reposer. Dire que je pourrais être étendu sur le pavé, les pieds mouillés et rien sur la tête qu'un vieux chapeau troué !

.....

Cinq ! sonne l'horloge.

Je ne me sens pas de joie. Cinq heures du matin ! Il doit être bientôt temps de me lever. Et j'ai osé me plaindre, je mériterais d'être battu.

.....

Six !

Est-ce que je rêve ? Plus qu'une toute petite heure.... C'est à croire que le sort a eu pitié. Je crois déjà voir les premières lueurs de l'aurore qui se glissent par les rues de la ville. Les becs de gaz pâlisent, voici qu'on va les éteindre.

.....

Sept !

La vieille horloge n'a-t-elle pas dit sept heures ! Oui. Quel bonheur ! Je laisse mes persiennes fermées, il fait noir ici comme dans un four. Alons ! il faut se lever ! Eh ! bien vrai, la nuit a passé bien vite. C'est singulier comme avec un peu de patience, on vient vite à bout de quelques heures d'insomnie....

.....

Huit !

— Déjà ! Dépêchons nous, si je ne veux pas arriver en retard ! J'espère que j'ai fait un somme. C'est drôle, j'aurais cru que je n'avais pas dormi du tout. Mais, comme je suis content d'être arrivé au matin !... Voyons ! que je me dépêche. Je me sens frais et dispos, prêt à faire mes cinq lieues à pieds. Je....

.....

Neuf !

— Oh ! oh ! le déjeuner va refroidir ! Je donnerai son compte à la servante pour ne pas m'avoir appelé. Pas moyen de trouver une servante aujourd'hui. Celle qui connaît la cuisine fait danser l'anse du panier. Celle qui est honnête ne sait pas cuire deux œufs à la coque.... Mais pourquoi me plaindre ?

.....

Dix !

— Dix heures ! C'est impossible ! J'ai mal compté !

.....

Sautant brusquement à bas de mon lit, je cours à la fenêtre et d'un geste violent, je repousse les volets....

.....

Horreur !

La nuit noire comme une cave.... Pas un passant, pas un chat, pas un sergent de ville !...

Silence de mort qu'éclairent quelques pâles réverbères.



LE CRUCIFIÉ

L'Olympe est mort, les dieux sont morts, leur gloire est C'est bien la fin. Brahma, Manou et Mahomet, [morte Echevelés comme eux au vent qui les emporte, Les cherchent vainement de sommet en sommet.

Prosternons-nous, frappons nos poitrines. Qu'importe ? Quand on déterre un dieu très vieux, de ceux qu'on met Au Louvre, l'infini ne tonne plus, de sorte Qu'on ne sait même pas comment il se nommait.

Les premiers, les derniers, tous partent. La tempête Est sur eux. L'autel croule. Et moi, levant la tête Vers le crucifié pâle dans le ciel bleu :

— Depuis dix-neuf cents ans que ton grand front sévère Penche, étoilé de gloire, aux cimes du calvaire, Tu serais mort cent fois, si tu n'étais pas Dieu !

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal :—Delle Emma Dabuc, (\$25.00), 2360, rue Notre-Dame ; Vincent Bélanger (\$15.00), 545, Avenue Lavallée ; A. A. Labrecque, 1758, rue Ste-Catherine ; Adéard Fleury, 1509, rue Notre-Dame ; B. Gervais, 511, rue Marie-Anne ; Chs. Métivier, 150, rue Montcalm ; Cyrille Dumoulin, 114, rue St-François-Xavier ; S. Proulx, 1, rue St-Dominique ; J. O. Juteau, 14, rue Fournier ; Delle E. B. rtz, 230, rue St-Dominique ; H. Latulipe, Hôtel Balmoral ; Dame Léger Portugais, 1470, rue Ste-Catherine ; Dame Maxime Perrault, 1213, rue Ste Catherine ; Olivier Morin, 318, rue Cadieux ; Antoine Lapierre (\$2.00), 122, rue Jacques-Cartier.

Québec :—Delle Felumina Lafrance (\$50.00), 49, rue Notre-Dame-des-Anges, St-Roch ; Delle Alice Soucy, 387, rue Richardson, St-Roch ; Delle Alice Romeril, 54, rue St-Patrice ; Olivier Matte, 41, rue St-Gabriel ; Silvias Belle, 86, rue St-Georges ; Léon Racine, rue la Couronne, St-Roch ; Frédéric Lauzier, 252, rue du Roi, St-Roch ; Omer Drolet, 186, St-Olivier ; Alfred Gingras, 318, rue St-Joseph, Saint-Roch ; N. Y. Montreuil, 277, rue St Paul ; Paul Blouin, 3, rue Conroy ; Étienne Fecteau, 128, rue St-Olivier.

Chemin de Ste-Foye, Québec :—Hon. D. Ross. St-Raymond de Portneuf :—Dr Arthur-Étienne Hébert (\$25.00), prime du mois de mai réclamée après la publication de notre dernière liste.

Ste-Marguerite de Dorchester :—Révd M. F. Rouleau.

ChAMPLAIN :—J. A. Blondin, (\$5.00).

Ste-Anne de la Pêrad :—P. R. Lafèche.

Pointe St-Charles.—Dame T. R. Simpson, 340, rue Centre ; F. Tavernier, 246, avenue Atwater ; Dame Xaxier Provost, 192, rue Centre.

St-Henri de Montréal.—W. H. Perras, 54, rue St-Augustin ; W. Godcharles.

Ste-Cunégonde.—Henri Pilon, 346, rue Delisle ; Ildelge Loriault, coin St-Jacques et Vincent.

St-Louis de Mile-End.— Dame Arthur Chayer, 3, rue Stuart.

Notre-Dame-de-Grâce.—Alexandre Couture, couvent Villa Maria.

Valleyfield.—A. C. Choquette.

St-Hyacinthe.—A. Plamondon ; A. W. Lavallière.

St-Antoine de Verchères.—J. N. Gendron.

Ottawa :—E. G. Paradis, département du Secrétaire d'Etat.

Sherbrooke :—Constant Prunier.

Richmond Station.—Delle Amanda LaRoche.

Lewiston, Maine.—J. B. Delouche, 2, River St.

Ishpeming, Mich.—Théodore Ménard.

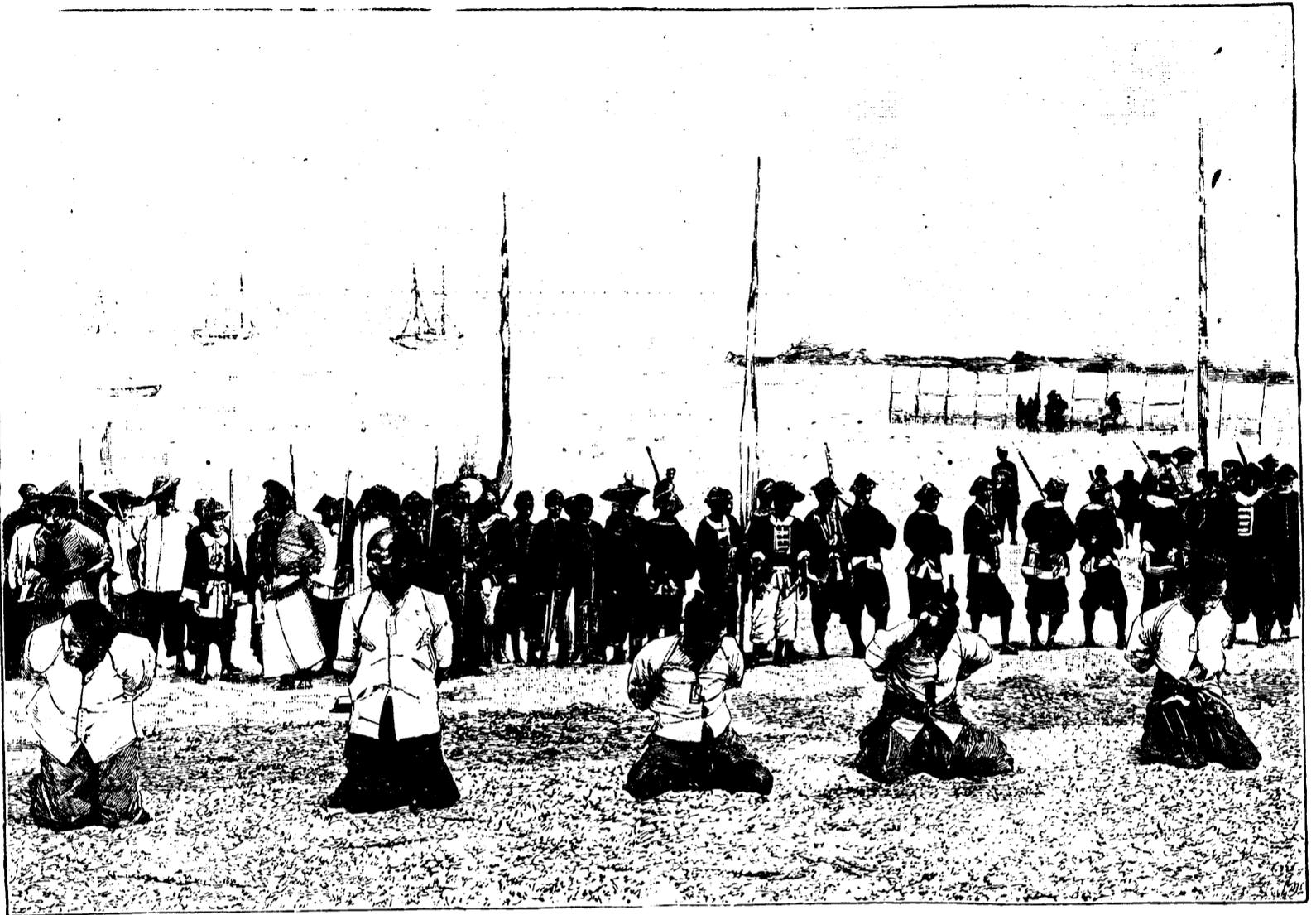
Marlboro, Mas.—Louis Boudreau, 1, Mount Pleasant.

Fairfield, Maine.—Henri Massé.

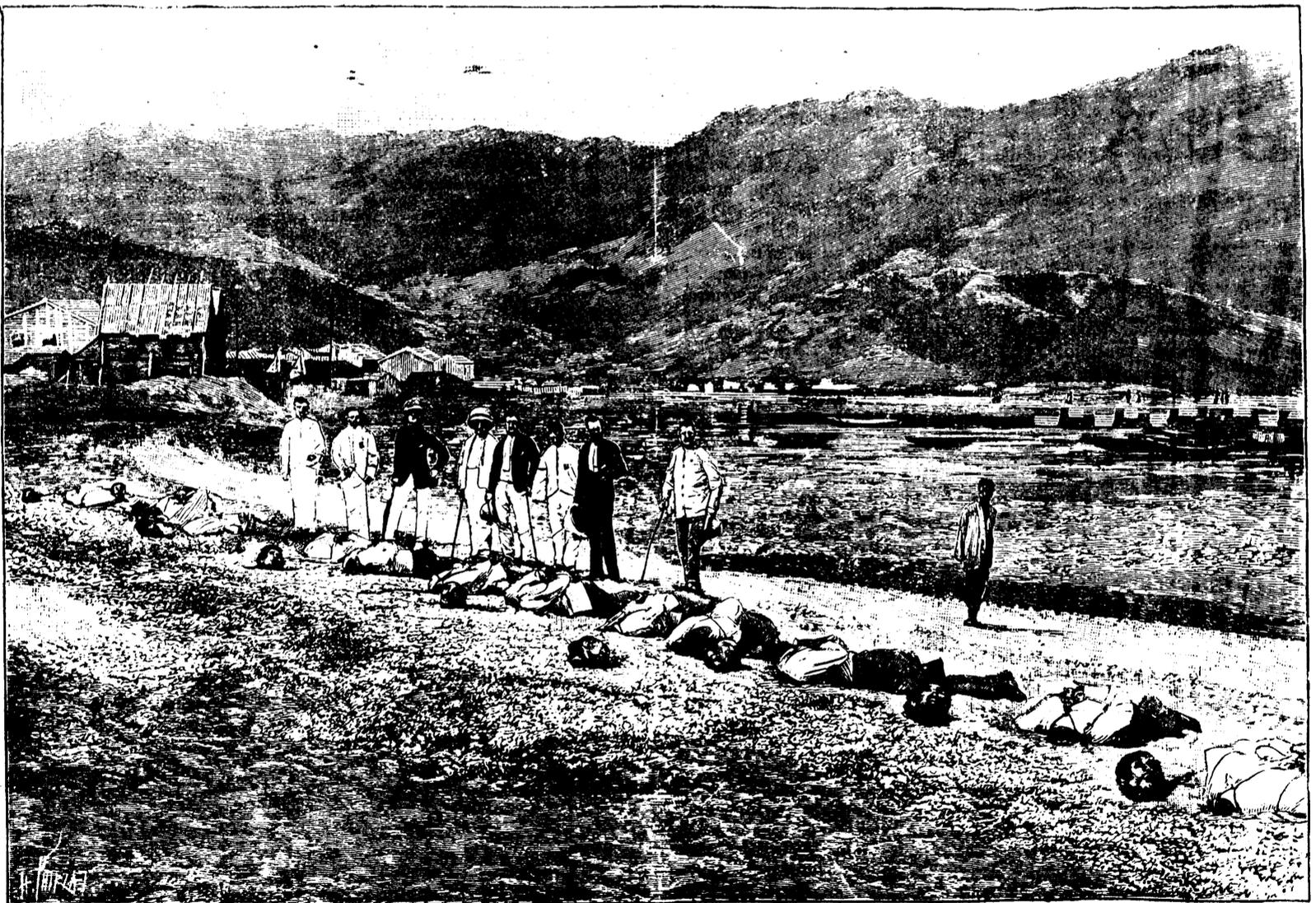
Grass Valley, Montana.—D. Rivet, \$5.00. Prime du mois de Mai réclamée après publication de notre dernière liste.

West Bay City, Mich.—Michel Jean, 1310—2nd St.

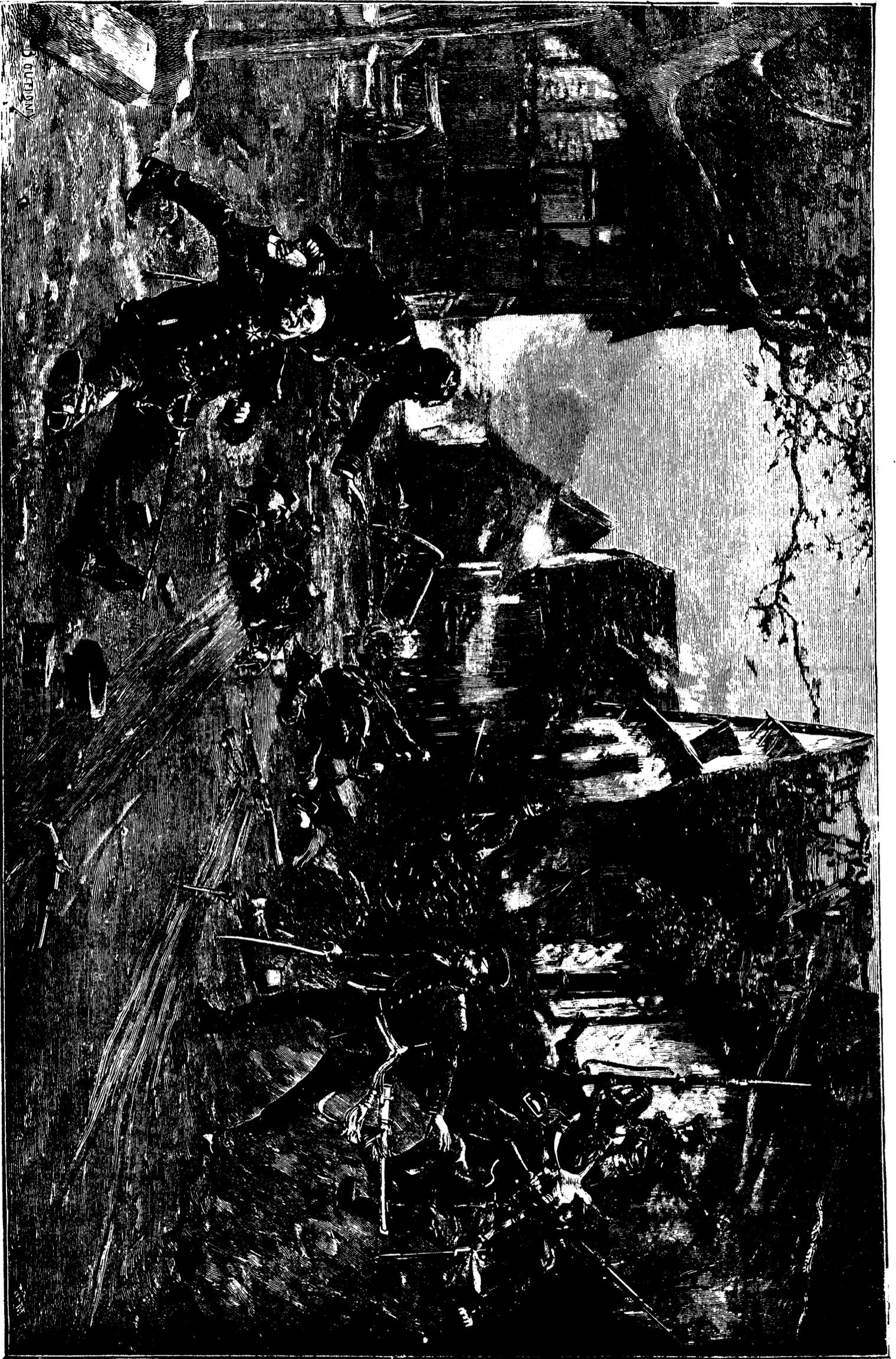
—Louer son fils, c'est se vanter ; blâmer son père c'est se flétrir.



UNE EXECUTION DE PIRATES EN CHINE.—AVANT LE SUPPLICE

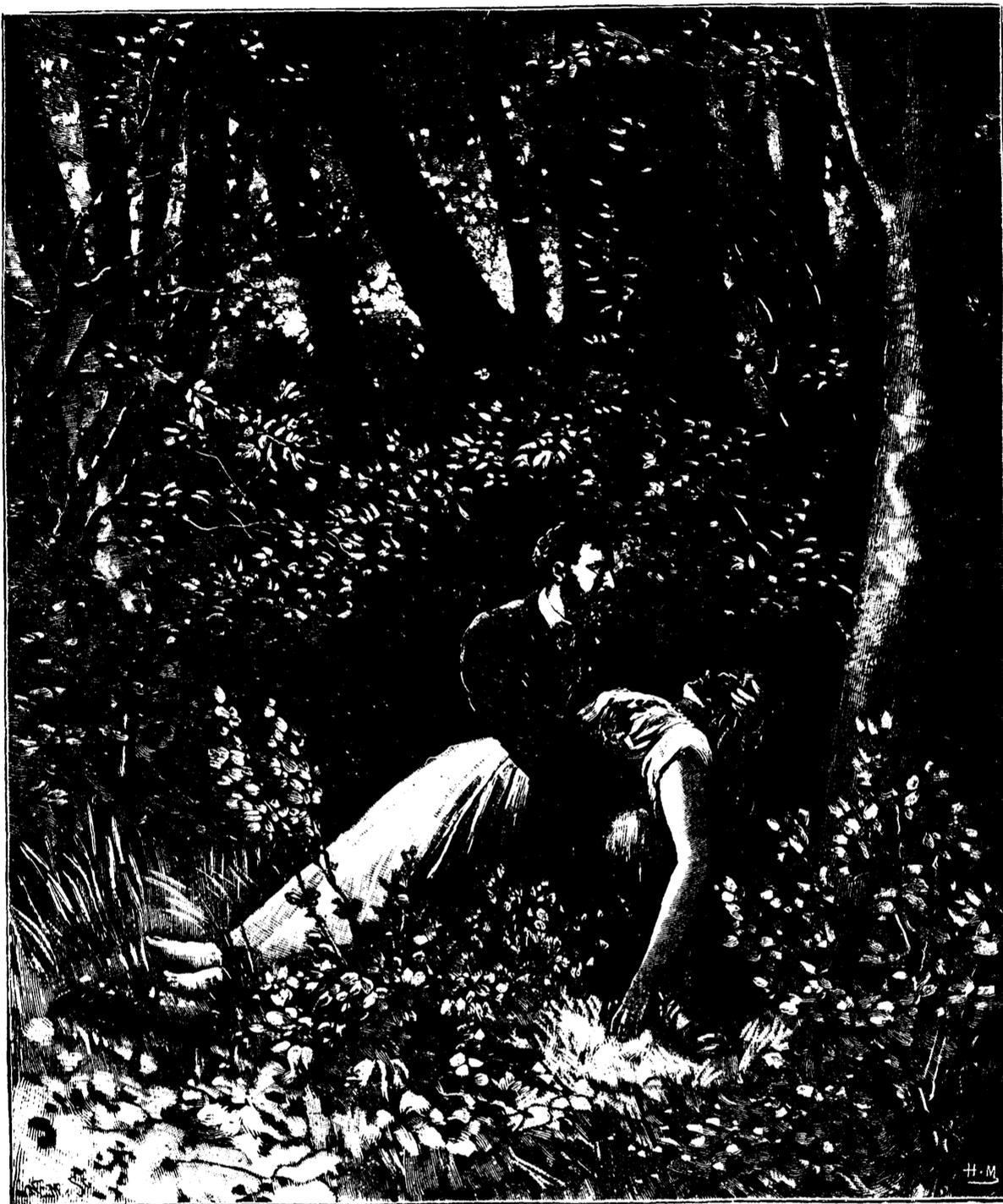


UNE EXECUTION DE PIRATES EN CHINE.—APRÈS LE SUPPLICE.—(De l'illustration)



SALON DE 1891.—LE GENERAL RAOULT (DERNIER EPISODE DE LA BATAILLE DE WERTH.)—(*Journal Illustré*)

FLEUR - DE - MAI, Feuilleton du " Monde Illustré "



Ah ! la pauvre enfant ! répétait Henri. Mon Dieu !... serait-elle déjà morte !... (Page 205, col. 1

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

—Madame la marquise, répétait-il, oui, certainement, très heureux... très honoré... Enfin vous me comprenez, n'est ce pas ?... Je suis arrivé hier au soir, et j'ai pris la diligence... Non, je vous demande pardon... J'ai fait la plus grande diligence, car je suis venu en cabriolet.

Si triste qu'elle pût être, la marquise eut peine à réprimer un sourire, tant Arthur Forcière, se gondolant, sautant d'une patte sur l'autre, était éminemment grotesque...

Mme de Lauriac indiquait un siège à l'avoue. Celui-ci s'asseyait sur le bord de la chaise.

—Enfin, madame la marquise, je puis vous dire que je ne suis pas fâché d'être arrivé à bon port, parce que... enfin... l'on ne sait pas... quand on est porteur d'une aussi forte somme, on

est exposé à chaque coin de route aux plus grands dangers.

—Oh ! monsieur, — répliqua Mme de Lauriac en riant franchement cette fois, — je crois que vous exagérez... les chemins de fer sont tout à fait sûrs... Et d'ailleurs, comme je vous crois incapable d'une indiscrétion, — comme je suis certaine que vous n'avez été raconter à personne que vous étiez porteur d'une aussi forte somme... et que rien sur votre physionomie ne pouvait l'indiquer, j'en conclus, si vous le voulez bien, que vous exagérez un tant soit peu les dangers auxquels vous étiez exposé.

Le nez aplati d'Arthur Forcière s'allongea vers la terre.

D'un ton vague, légèrement embarrassé, il répliqua :

—Certainement ! certainement, madame la marquise, mais, enfin, on ne peut jamais savoir.

L'incident était clos

Arthur Forcière sortait, de sa profonde serviette de maroquin, trois plis volumineux et fer-

més de larges cachets... La marquise les reçut, lui tendant en échange un reçu tout préparé et lui dit alors :

—Me Forcière, vous nous ferez le plaisir de déjeuner à Lauriac ; et si vous n'avez rien de mieux à faire, mon fils réunit plusieurs de ses amis pour chasser le sanglier en battue, vous voudrez bien vous joindre à ces messieurs.

Du coup Arthur ne se contenta plus de joie et il ouvrit le plus large des bras pour témoigner sa satisfaction.

Au même instant la grosse cloche du château de Lauriac se mit en branle annonçant le déjeuner et Me Forcière allait galamment arrondir son aile pour l'offrir à la marquise, lorsque la porte s'ouvrit et un domestique annonça :

—M. le baron de Marcey.

Octave arrivait par le chemin de fer.

Il était vêtu d'un solide costume de chasse, et après avoir baisé rapidement la main que la marquise lui tendait, il répondit poliment à la série de petits bonds courbés qui avaient la prétention

de représenter des saluts de la part de Me Forcière.

— Vous vous êtes donc décidé à quitter Paris, — disait la marquise au vaillant explorateur, — pour une chasse au sanglier ?

Et Octave souriait en répondant :

— D'abord, chère madame, pour avoir l'honneur de vous présenter tous mes hommages, et ensuite pour voir les vôtres, mon cher ami Valroy... Et aussi, pourquoi ne l'avouerais-je pas ?... les sangliers, je ne m'en cache pas, qui ont pour moi d'inexprimables charmes.

— Certainement... le sanglier, — fit Arthur Forcière, pour dire quelque chose, — le sanglier, s'il n'était pas aussi dangereux... Mais le faisan... Ah ! le faisan. Et il paraît qu'il y en a.

Cette invite à la chasse du faisan n'ayant pas reçu de réponse, Forcière retomba dans le mutisme d'où il aurait certainement mieux fait de ne pas sortir.

Mais Arthur Forcière se démontait difficilement. Comme une conversation suivie s'engageait entre la marquise et Octave de Marcenay, conversation à laquelle il ne pouvait prendre part, car elle avait trait aux divers mouvements politiques, artistiques du moment, Arthur Forcière se mit à supputer les divers bénéfices que pouvait lui procurer la clientèle de la famille de Lauriac, en attendant le déjeuner auquel il se promettait de faire honneur.

Le marquis de Lauriac arriva sur ces entrefaites.

Il était accompagné de Raoul Valroy, dont l'œil grave, doux, mélancolique disait tout un monde de tristesses.

Valroy se montra respectueusement affectueux pour la marquise.

Celle-ci lui répondit sur le même ton sympathique.

La santé de Valroy était meilleure. Ce séjour prolongé au Petit-Châtelet, — on se souvient que tel était le nom de son ermitage, — lui avait fait le plus grand bien. Son teint n'avait plus cette pâleur morbide des fiévreux des pays chauds... Un sang plus riche courait dans ses veines... et cependant la perspicacité d'Octave de Marcenay ne fut point mise cette fois en défaut.

Valroy, l'être enjoué par excellence, le garçon sans souci, se laissant vivre au jour le jour, Valroy devait cacher au fond de son cœur un cuisant chagrin, tout comme le marquis Henri de Lauriac.

Celui-ci avait salué affectueusement sa mère qu'il n'avait pas encore vue, lui demandant des nouvelles de sa santé, de son sommeil.

Et il s'était approché d'Octave de Marcenay, lui serrant cordialement la main en lui disant à mi-voix :

— Eh bien ! et cette grande affaire, ça avance-t-elle ?...

— Chut ! — fit Marcenay en portant un doigt à ses lèvres, — ta mère va nous entendre, et tu lui causeras encore du chagrin...

Henri de Lauriac eut un mouvement d'impatience.

— Il faudra bien pourtant, — répliqua-t-il sur le même ton, — qu'elle se fasse à cette idée.

— Soit, mais laisse-lui sa tranquillité le plus longtemps possible.

Un maître d'hôtel annonçait au même moment que la marquise était servie ; et Octave de Marcenay offrait son bras à celle-ci, tandis que les autres convives entraînaient à la suite dans la salle à manger et y trouvaient Blanche qui s'y était déjà rendue.

Bientôt la conversation devint générale entre tous les convives, à l'exception d'Arthur Forcière, lequel se contentait de bâfrer, le nez dans son assiette.

Tout en faisant les honneurs de sa table, la marquise adressait aimablement la parole à chacun de ses invités, mais c'était certainement Octave de Marcenay qui possédait ses meilleurs grâces.

— Et alors... ce grand départ, — dit elle, en réprimant un serrement de cœur, car nous savons qu'elle n'ignorait rien des projets de son fils, — ce grand départ, c'est pour où ? et pour quand ?

— Pour où ? — répliqua Octave, — pour l'Annam, le Tonkin, le royaume des Khmers. Je me propose, en un mot, de visiter toute l'Indo-Chine et

de revenir par le Cambodge... Il y a nombre de parties de cet immense continent qui sont complètement inconnues.

— Oui, mais l'époque ?...

— Oh ! ce n'est pas encore près de nous... Trois mois, quatre peut-être...

La marquise secoua la tête, et trouvant la force de sourire, car le départ de son fils bien-aimé lui brisait le cœur :

— Je crois que pour la première fois de votre vie vous ne nous dites pas la vérité... Puis du jour au lendemain, vous nous apprendrez que nous aurons le chagrin de vous perdre...

— Mais non, chère madame, il y a encore une foule de formalités à accomplir... Une expédition aussi importante ne se monte pas du jour au lendemain.

Valroy avait écouté sans mot dire, puis prenant tout à coup la parole au milieu d'un silence :

— Tu sais que je pars avec toi, dit-il à son ami.

Les yeux d'Octave de Marcenay couraient dans le même instant de Blanche de Lauriac à Raoul Valroy.

La jeune femme était devenue horriblement pâle et avait porté les mains à son cœur pour en réprimer les palpitations douloureuses.

Fort heureusement, à cet instant, car la marquise n'avait pas été sans remarquer le trouble de sa fille, Forcière, qui avait fini par broyer un pilon de dinde contre lequel il s'acharnait depuis un bon moment, Forcière intervint dans la conversation.

— Et, sans être trop indiscret, — fit-il tout d'un coup, — qu'est-ce que vous allez faire au Tonkin ?... en Annam et dans ce royaume dont je ne me rappelle plus le nom ?...

— Une promenade, — répliqua Octave avec un indulgent sourire.

— Comment ! vous ne vous rendez pas dans ces pays terribles pour gagner de l'argent ?... Mais quand les naturels du pays s'emparent de vous, ils vous découpent, ils vous torturent... Sans compter qu'il y a des tigres, des buffles, des caïmans, des serpents... enfin un tas de vilaines bêtes plus effrayantes les unes que les autres... si toutefois ce que l'on raconte de ce pays est exact.

— Tout cela est malheureusement exact, — fit Valroy, — mais que voulez-vous, monsieur, il est des gens qui éprouvent le besoin de risquer leur vie pour une idée, une grande pensée, une noble entreprise, bien certains que cette entreprise ne leur rapportera ni bénéfices ni dividendes...

— Eh bien ! — fit Forcière, sans se douter qu'il avançait une énormité, — voilà une chose que je ne comprends pas, moi. Et vous pouvez être certain que vous ne me verrez jamais là dedans.

Raoul Valroy s'inclina, en répliquant avec un imperturbable sérieux :

— Je vous crois sans peine, monsieur.

Les convives eurent toutes les peines du monde à s'empêcher de bruyamment rire, mais Forcière n'avait point senti la cruelle raillerie dont il venait d'être l'objet, ou tout au moins il se consolait en compagnie d'un perdreau froid, qu'il considérait avec une convoitise non dissimulée.

— En attendant, — fit Marcenay, pour rompre les chiens, car il s'apercevait combien cette conversation sur l'expédition et ses dangers était cruelle pour Mme de Lauriac, — en attendant, tu es certain d'avoir des sangliers à nous offrir, mon cher Henry ?...

Le marquis eut un geste de tête affirmatif.

— Les gardes en ont rembuché plus de trente dans quatre enceintes, et je te promets que nous ferons une jolie chasse... Le temps est superbe, très doux... Oui, je crois que la partie sera très complète... et je vous engage à vous hâter...

Arthur Forcière n'en paraissait avoir nul désir. Deux ou trois fois durant cette conversation il avait répété :

— Les sangliers ont eu du gland, ils sont très méchants cette année.

Nul n'avait fait attention à ses paroles.

Il essaya d'une dernière défaite.

— C'est que, monsieur le marquis, je ne m'attendais nullement à avoir le plaisir de chasser avec vous... et alors, comme vous voyez, je suis en habit de ville, je n'ai pas de fusil...

— Qu'à cela ne tienne, répliqua Henri, nous ne chassons pas loin de l'habitation, et c'est sur un terrain sablonneux très sec... Quant à être armé, Bertrand, le garde chef, va vous donner un excellent fusil, des cartouches des chevrotines et des balles

Regardant à cet instant le visage de Forcière qui n'exprimait qu'une satisfaction médiocre, Henri de Lauriac demanda à Arthur :

— Avez-vous quelquefois chassé le sanglier ?

L'avoué secoua énergiquement la tête.

— Jamais !... Non... Jamais... je ne chasse que le faisan...

— Préférez-vous ?...

Le marquis n'osait formuler une proposition de retraite, mais Forcière vit à cet instant tous les yeux braqués sur lui...

— Comment donc ! — s'écria-t-il, saisi d'un bel élan, stimulé par son amour-propre, — comment donc... Mais le sanglier... je tuerais cela comme un lapin...

— Eh ! eh ! mon cher maître, — fit Octave de Marcenay, — je ne vous le conseillerais pas...

N'allez pas vous aviser surtout, de tirer un sanglier venant à vous... Car inévitablement, s'il n'était pas tué sur le coup, ce qui est probable, il foncerait, vous boulerait et pourrait fort bien vous découdre.

— Ah ! ah ! ah !... Vous croyez !...

Et le visage d'Arthur Forcière se contractait violemment en une grimace qui ne pouvait réellement avoir la prétention de passer pour un sourire.

Les préparatifs de la battue suivaient leur cours... La marquise était remontée dans ses appartements ; mais Blanche de Lauriac, en compagnie de Mlle Loulou, tenait jusqu'au dernier moment compagnie aux chasseurs

Valroy, qui était tout prêt, s'était retiré dans le côté du fumoir où l'on servait le café, et sa physionomie si énergique et si intelligente avait pris, plus encore que pendant le déjeuner, une expression de profonde tristesse.

Pour le servir, une tasse et le sucrier aux mains, Blanche de Lauriac s'approcha de lui.

Et Blanche à mi-voix lui adressa ces paroles :

— Vous avez dit que vous alliez partir !... Vous ne me causerez point cette profonde douleur. Je vous en conjure...

Raoul Valroy secoua la tête

— Vous même, — répondit-il à mi-voix, — n'allez-vous donc point vous expatrier !...

— Ce n'est pas la même chose...

Ils ne purent échanger d'autres paroles, Henri s'avançait du côté de Valroy.

Oh ! ce qui se passait entre ces deux êtres n'était nullement difficile à deviner.

Dès le premier jour, entre eux deux, il s'était établi un courant de sympathie profonde, entière, qui conduisit directement à l'amour.

Raoul Valroy n'avait jamais aimé... Le plaisir n'a rien de commun avec l'amour.

Et tout d'une fois, tout d'une pièce, l'image de Blanche de Lauriac était entrée dans son cœur.

Du côté de la jeune femme, si elle n'avait pas subi le coup de foudre qui avait si rudement frappé Valroy, elle ne s'était pas moins laissée aller peu à peu à un entraînement fatal.

Était-ce de l'amour cette passion brûlante qu'elle avait ressentie, à l'entrée de la vie, pour le beau Gaston ?

Oui, sans doute, elle avait été folle de son mari.

Mais le mépris et le dégoût avait promptement détruit ce fugitif amour.

Et alors ce cœur vide et ulcéré s'était mis à aimer Raoul Valroy de toutes ses forces.

Valroy avait promptement pris l'habitude, une fois installé au Petit-Châtelet, de se rendre tous les soirs au château de Lauriac.

On faisait un tour de whist, la marquise raffolait de ce jeu, puis on causait. et tandis que Mme de Lauriac s'assoupissait au coin du feu, Raoul et Blanche baissaient insensiblement la voix et se perdaient dans ces conversations interminables, dans lesquelles, en réalité, entrent en véritable communion deux âmes.

Une nuit, Blanche avait fait courir au Petit-Châtelet.

Elle appelait en toute hâte Valroy à son aide.

La petite Loulou, déjà grandelette, venait d'être prise par un de ces maux subits, contre lesquels la science se trouve trop souvent désarmée.

Valroy était accouru au plus vite.

D'un mot il avait rassuré la mère, et au moyen de quelques gouttes d'un remède souverain, il avait calmé les convulsions de l'enfant.

Au moment où il se disposait à quitter le chevet du petit être qui reposait maintenant tranquille, apaisé, Blanche s'était avancée vers lui, les deux mains tendues, en lui disant :

—Que ne vous dois-je pas ? Comment vous prouver ma reconnaissance !... Vous avez sauvé la vie de mon enfant.

Tandis qu'il tenait ses deux mains dans les siennes, les yeux de Valroy avaient rencontré ceux de la jeune femme....

Tout danger était écarté, à cet instant, elle se sentait pleinement heureuse... et ce fut avec ravissement qu'elle l'entendit lui répondre....

—Mais, en cette circonstance, je n'ai fait que vous rendre un bien faible service dont vous avez tort de me remercier.... Toute ma vie ne vous appartient-elle pas !....

Blanche tressaillit en revenant à elle-même.

Valroy venait de se retirer, et la froide raison, la désespérante réalité rentraient à la fois dans le cœur et l'esprit de la jeune femme.

Elle aimait !... Et elle n'était pas libre.... A jamais elle était enchaînée à un autre !....

Oh ! que de fois déjà elle avait songé à une séparation, à un divorce que les tribunaux lui auraient aisément accordé....

Mais ce recours en grâce lui était interdit.

Si l'on fouillait tout au fond du passé et de la vie de Gaston Louchard, qui sait ce que l'on pourrait découvrir ?—Quelles plaies et quelle fange ne pourrait-on pas mettre à nu !....

Et qui serait souillé dans ces débats, qui serait à jamais taché dans ses révélations ?

Sa fille !... sa petite Louise !....

L'honneur lui commandait donc de se sacrifier pour sa fille.

Voilà pourquoi, dès le lendemain matin, après une cruelle nuit d'insomnie, elle avait annoncé à sa mère son immuable résolution de quitter la France, de s'expatrier.

De raisons pour motiver cette résolution très soudaine, elle n'en donnait pas.

C'eût été bien inutile d'ailleurs.... Mme de Lauriac n'avait elle pas lu à livre ouvert dans le cœur de sa fille ? Ne savait elle pas que Blanche aimait d'un amour sans espoir ce noble et vaillant garçon qui se nommait Raoul Valroy !

La marquise n'avait donc pas essayé un seul instant de dissuader sa fille du projet auquel elle s'était arrêtée.

Et quand Blanche, le lendemain, à l'heure de la soirée où il faisait sa visite quotidienne, avait annoncé à Valroy qu'elle allait bientôt partir, Raoul n'avait rien dit, comprenant qu'il était aimé, aimé comme il rêvait de l'être, mais que la jeune femme qui n'était pas libre, le fuyait pour ne pas céder à son amour, car elle comprenait bien qu'il se trouverait sans courage et sans force.

Voilà pourquoi de son côté Valroy, malgré une santé ébranlée qui lui interdisait les écrasantes fatigues des expéditions lointaines, se décidait à repartir avec Octave Marcenay, espérant bien que la mort saurait le délivrer d'une passion sans espoir.

Cependant les chasseurs étaient prêts.

Bernard, le garde chef, escorté de ses sous-ordres et de nombreux rabatteurs, prenait la tête de la colonne, tandis que le marquis dirigeait le petit groupe des tireurs.

La première attaque devait se faire à courte distance du château.

—J'ai cinq animaux dans une petite enceinte, deux hectares au plus, avait dit Bernard, il faudra bien qu'ils déguerpissent et passent à portée des chasseurs....

Tandis que l'on se rendait au point d'attaque, Octave de Marcenay s'était insensiblement rapproché de Valroy, et ralentissant alors son allure, il avait laissé passer le groupe des chasseurs et le groupe des rabatteurs, obligeant son ami à régler son pas sur le sien.

—Eh bien ! mon vieux Raoul, lui avait-il dit en

lui tapant sur l'épaule, moi qui te croyais si heureux dans ton petit ermitage.... Pourquoi donc veux-tu le quitter ?

Raoul Valroy détourna la tête d'un air embarrassé.

—Mais tu sais.... La manie, non.... la passion des grandes aventures.

—Hum !—fit Marcenay—l'aventure dans laquelle tu t'es embarqué.... n'a rien de commun avec les nôtres.... C'est moi qui ai été imprudent, et c'est moi qui ai causé ton malheur, mon pauvre ami, car je n'ai pas besoin de te regarder deux fois pour voir que tu es profondément malheureux....

Raoul Valroy se taisait. Il en voulait à son ami d'avoir pénétré son secret.

Octave de Marcenay continuait :

—Oui, tu es malheureux ! tu souffres du même mal que notre ami Henri de Lauriac.... Vous êtes tous deux des incurables.... des amoureux sans espoir.... Lui, je ne connais point son secret... Je ne connais point la femme qu'il aime.... Je sais seulement qu'il est profondément épris d'une femme hors de sa portée.... Une femme qui en aime un autre, sans doute.... Voilà où s'arrêtent ses confidences.... Mais toi !.... Je te croyais plus fort, plus vaillant, plus solide....

Raoul Valroy essaya une dénégation :

—Mais tu te trompes.... Je t'assure.... Vraiment.... Qui a pu te faire croire ?....

Octave s'arrêta au milieu du chemin vert.... et le prenant par le bras, le regarda droit dans les yeux....

—Ose m'affirmer, là, bien en face, que tu n'es pas amoureux fou de Mme de Kersaint ?....

Valroy se tu, en fronçant les sourcils.

—Eh bien,—poursuivit son ami,—tu as eu tort.... Je ne suis pas content de toi.... Ce n'était point ton droit, ce n'était pas ton devoir....

Non.... en vérité, tu ne devais pas violer les lois saintes de la si cordiale hospitalité que l'on t'offrait.

Raoul Valroy releva vivement la tête.

—Mais je ne lui ai jamais dit un mot qu'elle ne pût entendre.... Jamais je ne lui ai adressé une parole dont elle pût rougir.... Mme de Kersaint est mariée.

—C'est vrai, et au pire des drôles.... Malheureusement ce misérable n'en est pas moins son mari....

—Tu vois donc bien qu'il faut que je parte....

—Et elle, la jeune femme ?

Un rayon de joie passionnée traversa les yeux assombris de Raoul Valroy.

—Oh !—fit-il en relevant la tête,—tu sais si je suis incapable d'une prétention.... Eh bien !... je crois qu'elle m'aime.... Je crois que mon amour si profond, si respectueux, si entier, a éveillé en elle... un sentiment d'affection sincère.

—Et alors ?....

—Alors !.... Elle part.... Elle s'expatrie, car elle comprend que notre vie à tous deux, à côté l'un de l'autre, est impossible....

—Alors ! voilà ton œuvre !.... Tu vas porter le désespoir dans cette maison qui a été pour toi aussi hospitalière....

—Que veux-tu dire ?....

—Par ta faute, la marquise va être privée de son enfant.... de sa petite fille....

—Tu vois donc bien que je dois partir, que c'est moi qui dois m'expatrier.... Moi parti, le calme reviendra dans cette maison....

—Il eût mieux valu n'y jamais mettre les pieds, —conclut Octave de Marcenay, ne trouvant pas un argument pour réfuter la logique de son ami.

—Oui, mais nul ne peut rien contre sa destinée —répliqua Raoul,—l'homme s'agit et Dieu le mène.... Toujours est-il que si je reste là-bas, à côté de toi, dans les régions inconnues, j'aurai eu la joie pleine d'avoir connu en ce monde la meilleur amitié, la tienne, et le véritable amour....

—Mon amitié est bien peu de chose, mon pauvre Raoul, puisqu'elle ne réussit même pas à t'empêcher d'être malheureux....

Valroy allait répliquer encore, lorsqu'à un mètre de lui il aperçut Henri de Lauriac qui agitait son chapeau, pour leur recommander, à lui ainsi qu'à Octave de Marcenay, le plus profond silence.

Le sanglier est le plus méfiant de tous les ani-

maux, et il a l'ouïe et l'odorat d'une finesse extrême.

Valroy et Octave se turent donc, arrivant à grands pas au lieu du rendez-vous.

A cet instant, les yeux de Marcenay tombèrent sur Arthur Forcière.

Arthur était vert.... Il venait d'avoir une longue conversation avec Bernard, le garde-chef, et celui-ci lui avait dit que dans l'enceinte où l'on allait attaquer se trouvait une laie très rusée, fort méchante, qui bourrait les chasseurs à première vue....

—Si vous la voyez, lui avait dit Bernard,—et vous la reconnaîtrez bien, elle est haute sur jambes et maigre comme une sole,—ne la tirez qu'à coup sûr, quand elle vous présentera le flanc.... Et si elle revient sur vous, attendez-la de pied ferme et logez-lui votre balle du coup gauche dans l'oreille, au moment où elle arrivera sur vous....

—Certainement !.... Certainement, avait répliqué Arthur.... en regardant autour de lui s'il ne pourrait pas filer tout simplement par la tangente.

Mais il était trop tard, Henri de Lauriac venait de donner ses derniers ordres.

—Bernard,—avait-il dit au garde-chef,—charge-toi de M. Forcière, mets-le à un bon poste.... Je tiens à ce qu'il tue à Lauriac son premier sanglier.

Et Arthur Forcière fut placé à cent mètres, d'Octave de Marcenay, à un coin tout fourré, qui était l'un des points culminants de la battue.

Les rabatteurs étaient déjà en place.

Bernard quitta alors la ligne des chasseurs et sans entrer dans la traque que l'on allait faire, gagna au pied levé la ligne des rabatteurs....

Un coup de corne.... C'était Bernard qui donnait le signal....

Et les traqueurs se mirent en mouvement, tapant le fourré de leurs bâtons, et poussant de longs cris, pour obliger les animaux à filer droit devant eux....

Enfin, au premier : "Vlooo !...." se fit entendre.

C'était un premier sanglier qui était signalé.

"Vlooo !.... Vlooo !...."

En même temps, Bernard faisait découpler quatre vieux griffons, vendéens, lents de pied, mais très gorgés et très mordants, et aussitôt ceux-ci empaumèrent la voie du premier animal mis sur pied....

Le marquis de Lauriac, placé au centre de la ligne, regardait alternativement à droite et à gauche....

Un premier coup de feu partit au bout de la ligne.

C'était Octave de Marcenay qui venait de rouler un superbe ragot.... qui revenait sur lui et qu'il étendait une seconde fois à dix mètres, lui logeant une balle en plein front.

Mais au même moment, l'attention du marquis fut attirée par un bruit continu qui se faisait à vingt mètres, en face de lui, dans la broussaille.

Les cris des rabatteurs étaient encore très éloignés....

Les abois des chiens plus lointains encore.

A diverses reprises, Henri mit le fusil à l'épaule, s'attendant à voir bondir un sanglier.

Mais le même bruit, après s'être apaisé, se faisait de nouveau entendre.

Il lui sembla qu'un galop éffréné longeait la ligne, puis revenait vers lui encore.

C'était évidemment un sanglier qui l'ayant éventé refusait de sortir.

Alors, comme il était certain que le bois, à cette heure, était absolument désert.... comme il ne pouvait y avoir aucun danger pour les hommes, pour les chiens, se tenant encore à longue distance, au plus profond du bois, à l'endroit où les ronces s'agitaient, après de nombreuses hésitations, épaulant vivement, il ajusta au milieu du fourré et fit feu.

Et, comme un fou, aussitôt loin de lui il jeta son arme, se précipitant dans le bois les bras étendus.

C'est qu'un cri, une longue clameur de douleur et d'angoisse avait répondu à son coup de feu.

Evidemment, il venait de tirer sur une créature humaine.

Au même moment d'autres coups de fusil retentirent à droite et à gauche.

Mais Henri n'y fit aucune attention.

Il courait au milieu des ronces, se déchirant le visage et les mains... fonçant droit devant lui, la poitrine haletante, la respiration coupée par une palpitante angoisse....

Il s'arrêta, pétrifié, éperdu....

Au milieu des ronces et des broussailles, il venait d'apercevoir vaguement une créature humaine étendue sans vie....

C'était elle qu'il venait d'atteindre !... C'était elle qu'il venait d'abattre....

Et, épouvanté par l'irréparable malheur, il n'osait avancer.

C'était une femme.... Évidemment.

Henri voyait à travers les feuilles de ronces apparaître une robe grise....

Une malheureuse chercheuse de bois, sans doute, qui avait eu peur des gardes et avait vainement cherché, sans être vue, à s'échapper de la traque.

Était-elle morte ?

Telle était l'épouvantable question que se posait le marquis de Lauriac, quand un gémissement étouffé partit de la brousse.

Non ! elle n'était pas morte, la pauvre créature qu'il avait frappée....

Elle vivait encore !....

Elle souffrait !....

Son devoir était de courir à son secours....

Il secoua donc l'épouvante qu'il ressentait instinctivement à la pensée de se trouver face à face avec sa victime, et s'élança dans la brousse où elle gisait, sanglante.

Un second cri de terreur, plus violent encore que le premier lui, échappa.

C'était la Petite-Mai qu'il venait d'atteindre !...

C'était elle qui était étendue là, à ses pieds, abattue par le coup de feu qui l'avait atteinte dans le côté et à l'épaule.

Les chevrotines, on le sait, sont de petites balles qui peuvent abattre les plus gros fauves.

Toute la charge avait atteint la malheureuse enfant... et son sang coulait en longs filets sur la mousse verte, où elle était étendue sans connaissance.

On se souvient de l'émotion qui avait frappé le marquis de Lauriac lorsque, pour la première fois, il s'était trouvé en présence de Fleur-de-Mai.

La surprenante ressemblance qui existait entre la jeune fille et sa mère, entre Petite-Mai et celle qui avait inspiré au jeune homme un amour sans espoir, avait sauté aux yeux d'Henri, lui causant une stupéfaction profonde.

La Petite-Mai, plus jeune, plus belle encore que Marcelle dans son éclatante jeunesse, n'avait pu sortir de l'esprit d'Henri de Lauriac.

Et dans ses rêves passionnés, alors que dans sa désespérante solitude, il essayait vainement de détruire cet amour sans espoir, l'image de l'adorée Marcelle en arrivait à se confondre avec celle de la Petite-Mai.

Si bien que, par instants, Henri se demandait si c'était toujours la comtesse Stroganof dont il était follement épris, ou bien si cet amour s'adressait maintenant à celle qu'il avait à peine entrevue, pareille à une vision sauvage, à celle qui avait si providentiellement sauvé la petite Loulou ?

Toutes les deux étaient hors de portée de ses regards comme de son cœur.

L'une d'elles, Marcelle, il ne voulait point la revoir ; l'honneur lui ordonnait de s'en éloigner puisqu'elle était la femme de son meilleur ami.

L'autre s'était envolée pareille à un oiseau radieux... Et depuis il n'avait plus entendu parler d'elle !

Et voilà que tout à coup il la revoyait !....

Mais en quel lamentable état, grand Dieu !....

Inanimée !.... Sanglante !.... Frappée par lui !.... Tuée peut-être.

Il s'agenouilla affolé par une angoisse poignante, et prenant la Petite-Mai dans ses bras, souleva sa tête qui retombait inerte.

Par dix plaies peut-être le sang chaud, bouillant de la malheureuse créature coulait sur les bras, sur les mains d'Henri de Lauriac.

Et la cadavérique pâleur de l'inanimée augmentait d'instant en instant !

Était-ce donc la mort qui emportait sur son aile l'âme de l'innocente et malheureuse créature ?

—Ah ! la pauvre enfant !... la pauvre enfant !—répétait Henri,—qui se sentait devenir fou, en tenant dans ses bras ce corps veule qui se laissait aller, sans résistance, ce corps qui pouvait n'être plus qu'un cadavre....—Mon Dieu !... serait-elle déjà morte !....

Et il ajouta, élevant son âme vers le souverain Maître, comme le font les forts dans les circonstances suprêmes :

—Oh ! mon Dieu ! je vous en conjure !....

Prenez pitié d'elle et de moi !....

A cet instant, Fleur-de-Mai rouvrit faiblement les yeux.

Elle se vit dans les bras d'Henri de Lauriac, et un pâle sourire d'ineffable bonheur vint errer sur ses lèvres exsangues.

C'est que la joie infinie qu'elle ressentait à cet instant étouffait la douleur qu'elle éprouvait encore.

Dans cette âme jeune, naïve.... cette âme saintement ignorante, un amour instinctif était entré subitement ; il y avait longtemps de cela déjà.

Était-ce ce sentiment passionné qui, existant dans sa plus profonde intensité dans le cœur du marquis de Lauriac, avait pénétré dans l'âme de Fleur-de-Mai ?....

L'amour a de ces mystères que nul ne saurait approfondir.

Toujours est-il, nous le savons, que la jeune fille était bien des fois revenue tout auprès du château de Lauriac, demeurant postée longtemps sur la fourche d'un arbre... épiant avec une curiosité patiente tous les mouvements des hôtes du château.

Et lorsqu'elle était parvenue à apercevoir Henri, elle s'éloignait heureuse, contente, l'âme satisfaite et reposée.

Et, dès son évasion des Souches, c'est dans les bois de Lauriac qu'elle était venue se réfugier.

Depuis quelques jours, elle errait, à droite, à gauche, mais se rapprochant toujours du château de Lauriac ; elle parvenait parfois à entrevoir celui dont l'image l'attirait comme un invincible aimant.

Et elle s'était trouvée dans la première traque que le garde chef avait fait faire....

Effrayée par les cris des traqueurs, elle avait filé droit devant elle.... Mais elle n'avait pu se résoudre à franchir la ligne des tireurs, car sa présence eût été aussitôt signalée.

Alors, elle était demeurée indécise, en face du marquis, dans une impénétrable broussaille, s'agitant, hésitant et ne pouvant se résoudre à prendre un parti.

C'est alors qu'après avoir fait d'inutiles efforts pour découvrir la cause de tout ce bruit qu'il entendait dans la brousse.... c'est alors qu'Henri avait tiré.

Henri maintenant appelait à l'aide....

Il avait porté son cornet en métal à ses lèvres et sonnait des appels désespérés.

Mais ni Bernard, le garde-chef, ni les traqueurs ne comprenaient rien à cette sonnerie.

La battue suivait son cours, les rabatteurs poussant leurs cris répétés de : "Vloo !... vlooo !..." et les faisaient entendre plus stridents encore, à mesure qu'ils se rapprochaient de la ligne des tireurs....

Enfin, Henri voyant que personne ne lui répondait, enleva la pauvre blessée dans ses bras, et, couvert de ce sang chaud qui lui causait une sensation atroce, comme une affreuse brûlure, il sortit du taillis et franchissant le fossé arriva à la ligne.

Ce fut Octave de Marcenay qui l'aperçut le premier, et il accourut aussitôt.

—Un malheur !... Mon ami !—lui dit le marquis d'une voix entrecoupée, — un horrible malheur !... C'est moi qui ai tué cette innocente créature !... Ah ! je ne toucherai plus à une arme de ma vie....

—Voyons ! voyons ! calme-toi !... Ne perds pas la tête, — répliqua M. de Marcenay. — C'est une affreuse catastrophe, mais il faut, avant tout, donner des soins à la blessée. Où est Valroy ?....

C'est lui le premier qui peut nous venir en aide en cette circonstance.

Pour tuer un sanglier en retour, Raoul Valroy avait quitté sa place.

Il mit donc un certain temps avant de pouvoir répondre aux pressants appels de M. de Marcenay qui courait de toutes ses forces dans la direction où il était placé.

Enfin il l'aperçut.

—Vite ! vite !... — lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut,—as-tu ta trousse ?....

—Il y a un malheur !—fit Valroy en s'élançant.

A mots entrecoupés, Marcenay mit son ami au courant de la catastrophe qui venait d'avoir lieu.

—Courons !....

Et tous deux regagnèrent promptement Henri. Raoul Valroy avait fort heureusement sur lui une petite trousse de chirurgien qui ne le quittait jamais et, en outre, une de ces pharmacies de poche qui n'ont pas plus de volume qu'un gros porte-monnaie.

Son visage, à l'aspect de la blessée, avait pris une expression de gravité douloureuse.

Dès le premier aspect, il reconnaissait combien étaient dangereuses les blessures de la malheureuse créature.

L'une d'elles lui semblait devoir être plus sérieuse encore que toutes les autres.

L'une des balles avait pénétré en profondeur de la clavicule, et sans s'être assuré de la profondeur du projectile, Valroy craignait un épanchement intérieur et l'étouffement mortel qui en eût inévitablement résulté.

Agenouillé auprès de la Petite-Mai étendue sur l'herbe et la mousse de la ligne, il déchira le haut de sa méchante robe qui céda à la simple pression et mit à nu la première blessure par laquelle le sang ne s'échappait qu'à faibles gouttes.

Et, d'un coup de bistouri, agrandissant la plaie, il obtint un jet immédiat.

À l'horrible sensation du froid du fer, la Petite-Mai avait ouvert les yeux.

Et pour la seconde fois ses regards coururent à Henri ; et aussi la même expression de joie pleine de tendresse rayonna sur son visage livide.

Mais elle poussa aussitôt un cri de douleur.

Valroy avait prestement sondé la plaie.... Et aussitôt, au moyen d'une pince, il était parvenu à saisir la balle et à l'extraire avec une inexprimable adresse et une incomparable sûreté de main.

—A présent,—ordonna-t-il,—il faut transporter cette malheureuse au château, et là seulement je pourrai voir ce qu'il y a à faire....

Les gardes, Bernard en tête, les rabatteurs terminant leur traque, arrivaient sur la ligne.

—Alors,—demanda Henri à Valroy, d'une voix que l'émotion étranglait,—vous ne pouvez rien me dire de certain ?... Vous comprenez mon angoisse....

Valroy hésitait.

—Non ! rien encore.... Les blessures peuvent être très graves.... Il peut y avoir des lésions internes.... Non ! pour l'instant.... je ne puis rien vous répondre.... J'ai paré au plus pressé, car je craignais un étouffement, mais c'est tout ce que j'ai pu faire....

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier.

CONSEILS AUX MÉNAGÈRES

Une poignée de conseils aux ménagères :

Les toiles cirées ne doivent jamais être lavées à l'eau chaude ; la chaleur en fait craquer le vernis.

Les sièges de canne se savonnent et doivent sécher vivement, dehors ou au moins dans un courant d'air ; l'humidité prolongée les altérerait très vite.

Les objets de paille doivent être aussi traités rapidement, vigoureusement essuyés. Une poignée de gros sel dans l'eau avec laquelle on les nettoie, retarde leur jaunissement. Un peu de vinaigre ou de jus de citron dans l'eau qui sert à laver les bas noirs empêche absolument leur vilain roussissement.

Les flacons deviennent clairs très aisément si on les rince avec quelques petits morceaux de charbon de bois ; toute mauvaise odeur communiquée par un liquide quelconque s'évaporerait si on laisse séjourner un peu cette rinçure dans le verre.

Brûler quelques grains de café sur une pelle rougie, c'est un excellent désinfectant pour les appartements.

Il arrive souvent qu'un flacon bouché à l'émeri refuse de s'ouvrir au moment où l'on désire s'en servir. Il faut alors employer la chaleur, qui, par la dilatation de la matière, vaincra son entêtement. A défaut d'eau très chaude dans laquelle on plongerait l'objet récalcitrant, on aura toujours recours à un frottement rapide pour produire du calorique ; une ficelle par exemple, tournée autour du goulot et tirillée vivement. Une goutte d'huile à l'orifice facilitera l'opération. On peut aussi approcher du goulot la flamme d'une allumette ou d'une bougie.

Les taches de bougie sont merveilleusement enlevées par un papier léger placé sur la cire, au-dessus duquel on promène légèrement un charbon incandescent dans une cuiller.

En quittant les maisons de campagne qui resteront fermées, jetez sur les planchers de la menthe sauvage pour combattre la fâcheuse odeur du mois.

CHOSSES ET AUTRES

Toutes les bibliothèques publiques de l'Europe contiennent 21,000,000 de volumes.

Celles des États-Unis en comptent 50,000,000.

La Tribune de Calgary annonce qu'un gisement d'ambre a été découvert à Chemaytoin, à l'endroit où la Saskatchewan se déverse dans le lac des Cèdres. Il y a là assez d'ambre, paraît-il, pour charger un navire.

Le lait d'une bonne vache laitière fera une livre de beurre pour chaque 14 à 18 livres de lait. Il faut pour les vaches ordinaires de 22 à 31 lbs. de lait pour faire une livre de beurre, et pour quelques-unes il en faut 50 lbs.

Les œufs que pond une poule dans vingt jours excèdent la pesanteur de son corps. Il en est ainsi pour chaque oiseau. Cependant le tout de cette masse d'albumen est directement tiré de son sang. Si on limite sa nourriture, elle pondra moins et les œufs seront bien plus petits.

DÉVORÉE PAR UN OURS.—On mande de Francfort à propos de l'affreux suicide d'une servante qui s'est mise nue et s'est fait dévorer par un ours blanc au Jardin zoologique :

L'ours s'est furieusement révolté contre le gardien qui essayait de lui arracher le corps de la victime. On ne put avoir raison de l'animal qu'en l'échaudant cruellement et en l'assommant à moitié à coups de barre de fer.

Lorsqu'enfin on s'empara du cadavre, on vit que l'ours avait dévoré les intestins. Tous les fauves du jardin, mis en fureur par le bruit, poussaient de terribles hurlements. Il est certain que la malheureuse qui a cherché cette mort épouvantable, ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales ; lorsqu'elle était déjà dans les griffes de l'ours, elle chantait encore des refrains de chansonnettes et les entremêlait de jurons.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkesbarre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots : "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arrison, de San José, Cal., écrit :

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Salsepareille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit : "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit : "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées : une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

LE GRAND MAGASIN DE NOUVEAUTE

LE LOUVRE

Annnonce pour la semaine prochaine des avantages extraordinaires

DANS PRESQUE TOUTES LES LIGNES

Les Marchandises seront vendues à des prix à faire sensation !

Guillaume à Robes, valant 10c, vendu pour 5c ;

Flanellettes, valant 10c et 12c, vendues pour 5c et 6c ;

Parasols de Fantaisie, vendus à n'importe quel prix ;

Visites perlées, Soie et Dentelle, réduites à moitié prix.

INDIENNES SATEEN, ETOFFES A ROBE, TWEEDS, Etc.

— AT SSI —

Grand Lot de Chapeaux pour Dames et Enfants

Valant de 50c à \$1.00, vendu pour 5c et 10c

N. TOUSIGNANT

(Ancienne Maison R. Gohier & Co.)

295, Rue Saint-Laurent

Coin de la rue Mignonne.

P.S.—Une modiste de première classe est demandée pour prendre la charge du Département de Chapeaux.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr. M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARA M. S. J. U. C. M. I.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
OF
AUTOGRAFPH
OF
STEWART HARTSHORN
AND GET
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 18 rue Soufflot, Paris (France)

OXYR ..
GIANT
.. FOOD

Agit comme l'éclair pour nourrir, régulariser et donner de la force à tout le système. Son effet est

MAGIQUE

Une seule boîte vous guérira. Chez votre pharmacien ou envoyé sur réception du prix :

OXYR AGENCY,

P. O., BOX 748,

MONTREAL, P.O.

PRIX : 10c, 35c et \$1.00 pour une boîte contenant 119 doses.



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

MAISONS RECOMMANDEES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 77, rue Saint-Jean

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND

1634, Notre-Dame

Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeau

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTREAL

D. J. LABONTE

CHIRURGIEN-DENTISTE

258, RUE ST-LAURENT

Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS,

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.



REGULATEUR
de la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla l'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Pours Plasters " (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la poste sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,

Agents généraux pour le Canada.



SERVICE DU TRAIN

DES

TROIS -- RIVIERES

A commencer

SAMEDI, 13 JUILLET

et continuer tous les samedis suivants, pendant les mois de

JUILLET ET AOUT

un train spécial partira de la station du carré Dalhousie, Montréal, à

2.00 P.M. POUR TROIS-RIVIERES

et les stations intermédiaires, arrivant à TROIS-RIVIERES à 5.45 P. M.

Au retour le train spécial partira des TROIS-RIVIERES à 5.30 P. M., les dimanches suivants pendant la même période, arrivant à Montréal à 7.05 p.m

BUSEAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St-Jacques et aux stations

LAURENT LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

THIS PAPER may be found on file at Sec. 2, Building Toronto 20 Spence St., Phone 2474

Voitures d'Enfants !

EnJONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Esempte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes

Tels que : Chemises et Cravates de haut goût. Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouches, Parapluies, etc.

BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers

importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTÉE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEING & CIE. Seuls Agents

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Nèy et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants. C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. DR D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

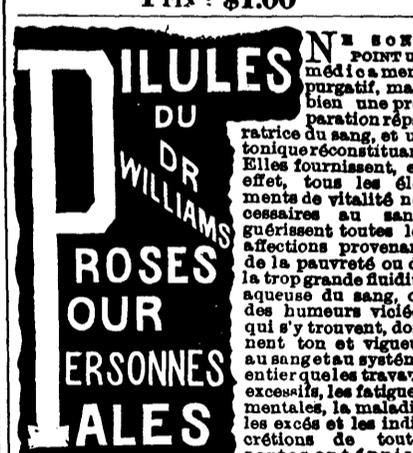
Le Musée des Familles, publication bimensuelle mensuelle triseptuagésime. Un an (à partir du 1er janvier 1890) : Paris, 14 francs. Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Debagrave 16, rue ouf not Paris France

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement l'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00



Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folles de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception au prix (50c la boîte), en s'adressant, **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** Brookville, Ont.

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de 50c, exp. P. F. Hamblin, Warren, Pa., E. U. de l'A.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
DU
Mois de Juillet
AVANTAGES PARTICULIERS

Durant cette grande vente à bon marché du mois de juillet, notre clientèle et le public en général ne devrait pas perdre de vue que des avantages très particuliers leur sont offerts. Le système de notre vente annuelle à bon marché est fait dans le but d'écouler le surplus de marchandises de la dernière saison.

AFIN D'ACTIVER!!!

Afin d'activer cette grande vente et la rendre aussi populaire que possible, nous avons décidé d'y ajouter quantités de marchandises nouvelles, que nous sacrifions aux prix réduits de la vente à bon marché.

Que l'on se rende à nos magasins et l'on se convaincra de nos avancés.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Helst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,

1896 rue Sainte-Chatherine.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France).

GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avancés.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez



JOHNSTON'S FLUID BEEF

Nourriture, Brevage, Médecine, le a une triple utilité comme thé de bœuf, comme tonique stimulant, comme principe parfait pour remplacer la viande.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 87
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 89

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,

Agent du département français.

J. H. ROUTE & Cie.,

Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



DE W. D. McLAREN

PURE ET DE SANTE

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Eustache. P.Q.

ECOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

R. LEFEUNTIN,

Artiste-peintre.
No 62, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,
192 rue St-Laurent



TIRAGE EN JUILLET 1891 le 1er et 15

5134 LOTS VALANT..... \$52,740

GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address: MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Emery

Commissaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk

Pierre Lanoux, Prés. State National Bk

A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk

Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensue.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, 11 AOUT 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
300 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054.80

PRIX DES BILLETTS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez:

PAUL CONRAD,

NOUVELLE-ORLEANS,

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 18 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.